ÉTUDES ET MÉMOIRES

I

NOTES DE LINGUISTIQUE ITALIQUE[1] :
V-VII
LES INSCRIPTIONS DE LA COLLECTION FROEHNER

PAR M. LEJEUNE
Professeur à la Sorbonne

SOMMAIRE. — *La collection Froehner, au Cabinet des Médailles, est riche en documents épigraphiques souvent inédits, presque toujours ignorés, intéressant les langues de l'Italie ancienne : étrusque d'une part, falisque, osque et latin d'autre part. Tout ou presque reste à faire pour les inscriptions latines, dont deux ou trois seulement sont ici publiées (V), notamment un bronze inédit où l'ombrien a influencé le latin. Une étude d'ensemble est donnée des documents osques (VI), parmi lesquels figurent deux* iúvilas *de Capoue, et des documents falisques (VII), qui nous apportent un exemple nouveau du génitif archaïque en* -osio.

V
INSCRIPTIONS LATINES

Depuis plus de vingt-cinq ans, la collection épigraphique léguée au Cabinet des Médailles par Wilhelm Froehner (1835-1925) attend une publication, sauf pour les textes grecs (édités, *instrumentum* excepté, par Louis Robert). Nous publions ci-après l'essentiel des textes « italiques », ailleurs l'essentiel des textes étrusques (*Studi Etruschi*) et une inscription celtibère (*Études Celtiques*). Reste la masse considérable des textes latins, dont beaucoup datent de la République. Nous souhaiterions que les quelques indications données ici incitent un latiniste à entreprendre cette tâche[2].

1. Cf. t. XXI-XXII, 1945, p. 87 ; t. XXVIII, 1950, p. 97 ; t. XXIX, 1951, p. 86.
2. Nous remercions bien chaleureusement M. Babelon, qui nous a facilité l'accès de la

Parmi les inscriptions latines d'époque républicaine conservées au Cabinet des Médailles, les unes sont déjà correctement publiées, et correctement situées (« Parisiis, apud Froehnerum ») par les éditeurs ; ainsi *C. I. L.*² I, 443 (= Fr. IV, 154), 480 (= Fr. IV, 135), etc. — D'autres, correctement publiées, sont, par les éditeurs, réputées perdues ; ainsi *C. I. L.*² I, 42 (= Fr. V, 304), 2399 (= Fr. V, 322), etc.[1] — D'autres encore, situées ou non chez Frœhner par les éditeurs, ont été incorrectement publiées ; nous nous bornons à en donner, ci-dessous, un exemple (*C. I. L.*² I, 478 = Fr. IV, 136). — D'autres, enfin, sont apparemment inédites ; nous nous bornons à en donner ci-dessous trois exemples (Fr. IV, 2 ; Fr. IV, 1 ; Fr. X, 403).

Fr. IV, 136 = *C. I. L.*² I, 478.

« In urceolo (generis eorum qui effossi sunt in uinea S. Caesarii), reperto in necropoli Esquilina, nunc Parisiis apud Frœhnerum » (Lommatzsch, avec bibliographie et discussion).

« Petit vase en terre pâle non vernissée (anse brisée), h = 0,058 ; fouilles de l'Esquilin ; acheté à M. Costa, Rome, déc. 1883 » (Frœhner).

Lecture de Lommatzsch : « *Rustiae Rustiu(s) Caper iousit* [sc. urceolum poni] », avec l'indication : « postremum uocabulum » ... (il s'agit de *Caper*) ... « postea additum uidetur loco insolito cum post *Rustiu* spatium deficeret ».

Observation de Bücheler : « offendit cognomen et omissum uerbum ; puto : *Rustiu(s) iousit caper(et)* ut Tac., *Ann.* XIII, 15, nisi quis *caper* pro *capere* infinitiuo habiturus est ». La seconde leçon proposée par Bücheler : *Rustiae Rustiu(s) iousit caper(e)* a été, par la suite, généralement adoptée (ainsi Ernout, *Recueil...*, n° 115), et *caper(e)*, avec chute de la brève finale, rapproché d'une part de *tanger* (*C. I. L.*² I, 501), d'autre part de formes vulgaires tardives comme *biber, facer* (ainsi Leumann-Hofmann, §§ 74 et 239/1 *a*).

Quoi qu'il en soit pour *tanger*, on ne peut faire état de *caper*. Le vase porte : *sapere*. Frœhner avait reconnu la lettre initiale, qui,

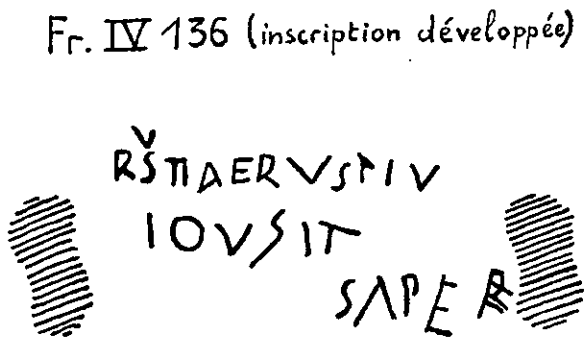
collection et des « cahiers » autographes où l'inventoriait Frœhner. Nous désignons ci-dessous les textes par le sigle Fr., suivi du numéro du cahier (en chiffres romains) et du numéro de la page. — Toutes les photographies qui illustrent cet article ont été exécutées par les services de la Bibliothèque Nationale.

1. Nous donnons ci-après une photographie de Fr. V, 304.

d'ailleurs, est nette, et il transcrit sur son cahier : *Rustiae Rustiu(s) iousit saper(e)*. Un examen attentif révèle qu'à la fin du mot le graveur a imbriqué l'un dans l'autre (la haste verticale, à gauche, étant commune aux deux lettres) un *r* et un *e* ; ayant commencé d'écrire le mot trop à droite, il n'avait plus, après *sape-*, de place pour deux lettres avant la rencontre de l'anse (celle-ci manque aujourd'hui, mais l'emplacement de l'attache est parfaitement visible ; nous l'avons figuré, sur le dessin, à gauche et à droite de l'inscription développée)[1].

Le texte doit donc se lire : *Rustiae Rustiu(s) iousit sapere.*

Invitation qui comporte trois interprétations possibles. — Ou



bien Rustius convie Rustia à la finesse de goût du « connaisseur » (cf. Horace, *Sat.* II, 4, 44 : *fēcundae leporis sapiēns sectābitur armōs*) ; mais c'est, pour *sapiō*, une signification rare à l'époque républicaine. — Ou bien (et c'est le plus probable), la formule relève de l'épicurisme le plus banal : Rustius convie Rustia à la sagesse, qui consiste à boire et à goûter les plaisirs faciles (cf. Horace, *Odes* I, 12, 6-7 : ... *sapiās, uīna liquēs, et spatiō breuī | spem longam resecēs*... — Ou bien encore, peut-être, Rustius convie Rustia à garder son sang-froid dans l'ivresse ; un mari pouvait avoir autant de raisons de le souhaiter pour sa femme, maîtresse de maison, qu'un amant pouvait le redouter pour une courtisane dont il craignait la trahison ; *sapere*, associé à l'idée d'ivresse, a cette valeur précise dans deux passages de Plaute : *blitea et lutea est meretrīx nisi quae sapit in uīnō ad rem suam* (*Truc.* 854), « la courtisane

1. La hauteur des lettres va de 4 à 9 mm. La circonférence du vase, à la hauteur de la ligne 2, est de 125 mm.

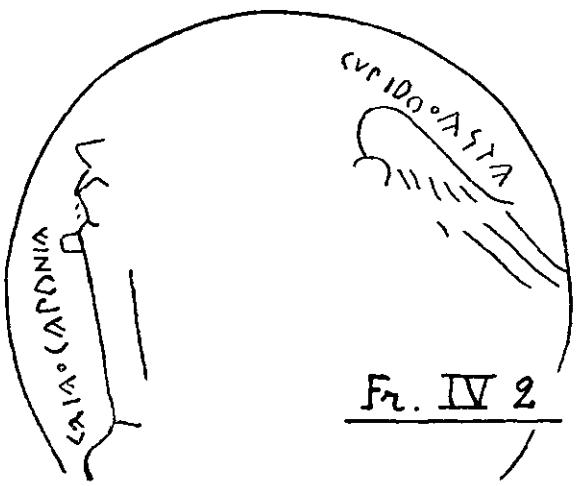
qui n'a pas la tête à ses intérêts jusque dans l'ivresse n'est qu'une bûche, une cruche » (Ernout) ; *tēcum ūnā posteā aequē pōcla pōtitet, abs tēd accipiat, tibi propīnet, tū bibās, | nē illa minus aut plūs quam tū sapiat* (*Asin.* 771-773 ; conditions, suggérées par le parasite à son maître, auxquelles devra obéir la courtisane que ce dernier va acheter et dont il veut prévenir l'infidélité), « à table, elle boira à la coupe avec toi, en même temps que toi, comme toi ; elle la recevra de tes mains, portera ta santé, tu boiras à ton tour : de façon qu'elle n'en sache ni moins ni plus que toi » (Ernout) ; entendre plus précisément : « afin que, dans l'ivresse, elle n'ait sa tête à elle ni moins ni plus que toi ».

Rappelons que le cruchon de terre cuite sur lequel est gravée la dédicace de Rustius n'est qu'un « modèle réduit » de moins de six centimètres de haut, et qui doit provenir de la tombe de Rustia.

Fr. IV, 2.

Inédit.

« Miroir de bronze à légendes latines ; d = 0,114 ; h = 0,250. Rome, déc. 1874 » (Frœhner).



Le miroir, dont le manche est brisé, mesure présentement 135 mm. dans sa plus grande dimension. La partie réfléchissante, large de 115 mm., est ornée (face à face : à gauche, Vénus, drapée, assise ; à droite, debout et nu, un Cupidon ailé) ; elle comporte en outre, le long du rebord, de part et d'autre des figures à

gauche et à droite, une double légende tracée en lettres de 2 à 4 mm. (le bas des lettres vers le centre du miroir) ; à gauche, le nom de la propriétaire de l'objet :

Caia Caponia

à droite, l'invocation :

Cupido asta

Parallèle à la 3e personne (subj.) *asted* de l'inscription dite de Duenos, la 2e personne (impér.) *astā* est attestée chez Ennius, dans un fragment de Médée (auquel renvoie d'ailleurs une note de Frœhner) : *astā atque Athēnās...* | *contemplā...* (Ernout, *Recueil...*, p. 189) ; elle est attestée aussi au IIe siècle dans une épitaphe métrique de l'époque des Gracques : *hospes..., astā ac pellege* (*C. I. L*². I, 1211).

Fr. IV, 1.

Inédit.

« Table de bronze trouvée en 1878 au lac Fucin ; h = 0,060, l = 0,060 » (Frœhner).

Tablette opisthographe, épaisse de 2 mm., complète dans le sens de la hauteur (60 mm.), mais brisée, et ne nous conservant plus que la fin du texte ci-dessous désigné par A, et le début du texte B ; le fragment subsistant a une largeur de 52 à 61 mm. et pèse 59 gr. ; il comporte un trou de suspension ou de fixation.

Du texte A, gravé sur cinq lignes (écriture : E pour *e*, F pour *f* ; lettres de 6 à 9 mm.), nous n'avons plus que la fin :

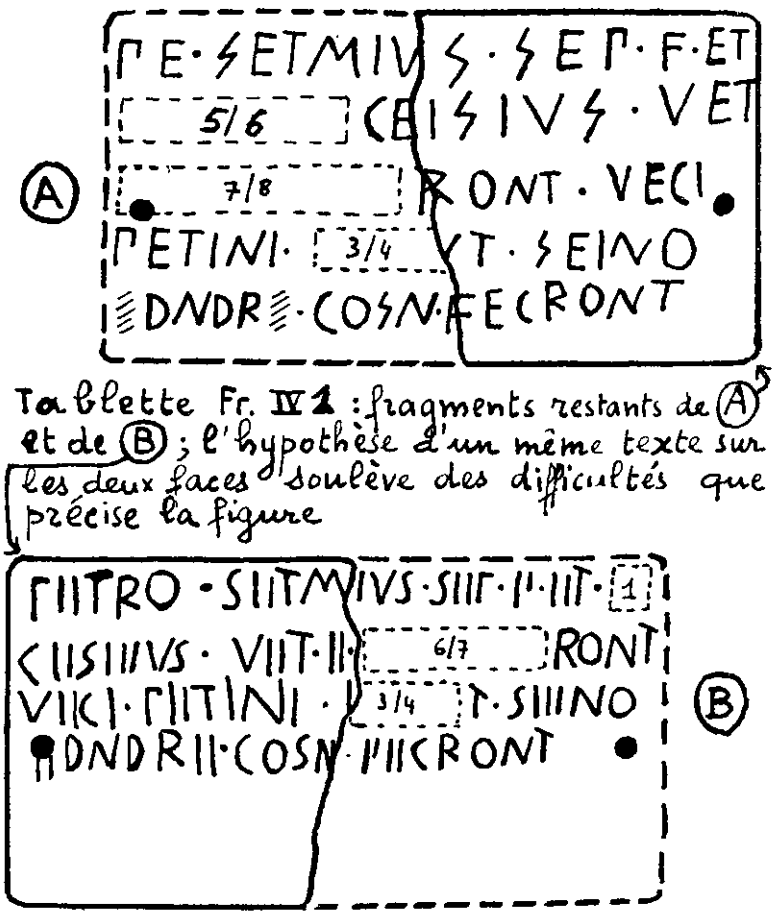
...]*s. sep. f. et*	A 1
...]*isius . uet*	A 2
...]*ront . ueci*	A 3
...]*t . seino*	A 4
...]*fecront*	A 5

Frœhner transcrit, à la l. A 1, *Petroni*]*us* ; mais nous n'avons aperçu aucune trace de lettre entre la brisure et *s.* — A la fin de la l. A 2, Frœhner donne le *t* comme incomplet (trait horizontal seul visible) ; mais, bien qu'assez effacée, la lettre est perceptible en entier. — Au début de la l. A 4, avant le *t*, une haste oblique appartenant soit à un *u* (Frœhner : ...]*ut*), soit, à la rigueur, à un *n*.

Du texte B, gravé sur quatre lignes (écriture : II pour *e* ; lettres de 6 à 8 mm.), nous n'avons plus que le début :

petro . setm[...	B 1
ceseius . uet . e .[...	B 2
ueci . petini .[...	B 3
edndre . cosn[...	B 4

Le premier mot de la l. B 2 peut être lu *ceseius* (qui est la forme la



Tablette Fr. IV 1 : fragments restants de (A) et de (B) ; l'hypothèse d'un même texte sur les deux faces soulève des difficultés que précise la figure

plus plausible) ou *cesieus*. — Le dernier signe de la l. B 2 (entre deux interponctions) est constitué par deux hastes verticales égales ; Frœhner l'interprète par II (chiffre) ; si c'est un caractère

alphabétique : *e* (peut être tracé par erreur pour ⅂ = *f*? voir plus bas). — A la l. B 3, après l'interponction qui suit *petini*, une haste verticale qui peut être un *i* (ainsi Frœhner), mais aussi bien la partie gauche d'un *l*, d'un *e*, ou d'un *f*. — Dans le premier signe de la l. B 4 (non séparé par interponction du *d* qui suit), Frœhner voit un II (chiffre). — A la fin de la l. B 4, lettre *n* probable (non séparée par interponction du *s* qui précède)[1].

Au premier abord, il est probable qu'un rapport existe entre les deux textes ; mais le libellé n'en était certainement pas tout à fait identique, à en juger au moins par *ceseius . uet .* ou *cesieus . uet .* (B 2) confronté avec ...]*isius . uet* (A 2). D'autre part, ils sont gravés par deux mains différentes. Frœhner suppose que nous avons affaire à une tessère d'hospitalité qui aurait été brisée à dessein, de façon que chacun des participants à l'hospitium en conservât la moitié (avec le début de l'un des textes et la fin de l'autre). Cette interprétation ne rend pas compte de la différence des écritures sur les deux faces ; et, rien, dans le contenu conservé des textes, ne la justifie expressément. On peut tout aussi bien supposer que la plaquette de bronze (aujourd'hui accidentellement brisée) aurait été retournée et regravée (pour des raisons qui nous demeurent obscures, faute de connaître la teneur complète des deux textes).

Frœhner propose les restitutions suivantes (sans qu'une signification satisfaisante apparaisse pour autant), en partant de l'hypothèse de la quasi-identité des deux textes :

A	B
[*Petroni*]*us Sep . f. et*	*Petro Setm*[*i f .et*]
[ ] *isius Vet*	*Ceseius Vet . II .* [*uiri fecront*]
[*IIuiri fec*]*ront ueci*	*ueci Petini i*[*ta ut seino*]
[*Petini ita*] *ut seino*	*II D*(*e*)*ndre cos N*[*. N.fecront*]
[*II Dendre cos . N. N.*] *fecront*	

Il voit dans *D*(*e*)*ndre* le cognomen de M. Livius Denter, consul en 302, ou de L. Caecilius Metellus Denter, consul en 284.

Sans être en mesure d'élucider toutes les obscurités du document, nous pensons utile de présenter ci-dessous un certain nombre de remarques.

1. Il nous paraît peu probable qu'il s'agisse d'un *u inversé*, immédiatement suivi de la haste verticale gauche de la lettre suivante (où il faudrait alors voir un *l*).

Tout d'abord, les seuls éléments *communs* aux deux fragments A et B sont :

a) Le fait que l'un et l'autre paraissent commencer par la désignation, au nominatif, de deux personnages (sur ces noms, voir plus bas).

b) La mention, au génitif, d'un *uīcus* (*ueci* : A 3, B 3) qu'on peut supposer être le même dans les deux cas, et dont B 3 nous donne le nom (*ueci Petini*). Le traitement *ē* de la diphtongue dans le nom du « bourg » est déjà connu, pour la région du Fucin, par plusieurs inscriptions de l'époque républicaine (*C. I. L.*² I, 388 : *uecos*, Trasacco ; *Ibid.* 391 : *uecus*, Castelluccio di Lecce) ; le nom de cette localité est jusqu'ici inconnu (à moins d'entendre *Pe(l)t(u)ini*? Peltuīnum, en pays vestinien, se trouve à quelque 25 km. au nord du Fucin).

Ces concordances donnent à penser qu'il s'agit, pour A et B, de documents de même ordre, émanant d'une même bourgade, avec mention d'un collège local de deux magistrats (*duouirī*, *quaestōrēs*, *magistrī*, etc.). Elles n'impliquent pas que nous ayons affaire à deux rédactions ou à deux copies d'un même texte.

D'autre part, les quatre seules tessères d'hospitalité jusqu'ici connues pour l'Italie républicaine sont toutes des bronzes mi-partis, figurant un animal ou une tête d'animal ; la face figurative, modelée, est convexe ; l'autre face, plane et lisse, porte l'inscription ; la reconnaissance des deux hospitēs se faisait par application de la partie qui nous est parvenue (appartenant à l'un des participants) contre la partie symétrique, qui nous manque (appartenant à l'autre). En sorte que nous n'avons, dans tous les cas, que le texte porté sur *un des deux* éléments de la tessère : indication *de l'un* des personnages (ou groupes de personnages) intéressés, dans *C. I. L.*² I, 828 : *A. Hostilius A. f.* | *Mancin(us)*, et dans *C. I. L.*² I, 23 : *Atilies* | *Saranes C. M. f(ilies)* ; indication *des deux* personnages liés par l'hospitium, dans *C. I. L.*² I, 1764 (Trasacco) : *T. Manlius T. f.* | *hospes* | *T. Staiodius N. f.* ; texte plus développé (malheureusement mutilé) dans *C. I. L.*² I, 611 (Fundi) :

[co(n)sc]riptes co(n)se(nsu) T. Fa[... praifecti]
[et p]raifectura tot[a Fundi hospitium]
fecere quom Ti. C[...
In eius fidem om[nes nos tradimus et]

couenimus, co[optamus eum patronum.]
M. Claudio M. f., [... cos.]

Rien, dans le libellé des fragments A et B, ne se réfère explicitement à un hospitium, à en juger d'après les tessères connues, dont nous venons de rappeler le texte[1]. — Pour *seino* (A 4), nous n'apercevons qu'une interprétation possible : *sīgnu(m)* ; la graphie *seignum* figure dans l'inscription de Némi, *C. I. L.*² I, 42 (= Frœhner V, 304) ; mais, de plus, un cippe votif de Trasacco (*C. I. L.*² I, 388) porte : *Vecos Supn | Victorie seinq | dono dedet | lubs mereto. | Queistores | Sa. Magio St. f. | Pac. Anaiedio St. f.* ; le quatrième mot demeure obscur pour les éditeurs du texte, malgré une note de Ihm (*Rh. M.* LVII [1902], 316) qui y voyait une graphie de **seiqn(om)* avec métathèse ; on peut aussi y voir simplement **seino(m)*, avec *q* tracé pour *o* (soit lapsus graphique, soit souvenir du doublet **seiqnom* avec occlusive conservée) ; cf. d'ailleurs les graphies vulgaires *singnifer* (*C. I. L.* VI, 3637), *sinnum* (*C. I. L.* IX, 2893)[2]. Si *seino*, dans A 4, est à entendre *signum*, il demeure *possible* que nous ayons affaire à une tessère, si l'on admet que **sīgnum [hospitāle] facere* équivaut à *tesseram hospitālem facere* (p. ex. *C. I. L.* II, 5763 ; *C. I. L.* VI, 1684 ; etc.) et à la locution la plus courante, *hospitium facere* (*C. I. L.*² I, 611 ; etc.) ; mais le mot décisif, [*hospitāle*], manque ; et le rapprochement de la plaquette de bronze de Trasacco, *C. I. L.*² I, 388, citée plus haut, invite tout autant à donner à « signum » son sens le plus courant (le verbe de A 3 pouvant être aussi bien *ded]ront* que le *fec]ront* restitué par Frœhner).

Nous avons marqué nos doutes, dans ce qui précède, d'une part sur l'identité (ou la quasi-identité) des deux textes, d'autre part sur l'interprétation du document comme une *tessera hospitālis* ; une troisième hypothèse de Frœhner reste à discuter, celle qui concerne la longueur des lignes. A cet égard, il faut se référer aux noms propres par lesquels commencent les deux textes ; il y a lieu de penser, d'autre part, que, sur chaque face, les lignes occupaient

1. Si *cos* dans B 4 est référence à un consulat, il s'ensuit simplement que le texte B était daté (comme l'est, il est vrai, *C. I. L.*² I, 611, mais comme peuvent l'être des textes d'autre nature). Si l'absence de ponctuation entre *cos* et *n*[... invitait à entendre *co(n)s(e)n[su]*, cet élément du formulaire, rapproché de *C. I. L.*² I, 611, serait déjà plus significatif. Mais que signifie le début de B 4?

2. Cf. Leumann-Hofmann, § 143, p. 154.

toute la largeur du bronze (la dernière ligne pouvant être incomplète à droite), commençant dans A (comme dans B) au bord gauche de la tablette, se terminant (probablement avec des fins de mots, entiers ou abrégés) dans B (comme dans A) au voisinage du bord droit.

L'indication du prénom paternel supposant (ce qu'a méconnu Frœhner) l'indication du prénom devant le gentilice, il manque, au début de A 1, le prénom et le gentilice (dont subsiste seulement l'*s* final) du premier personnage. Dans l'indication patronymique *Sep. f.*[1], nous pouvons avoir affaire soit au prénom latin *Septumus*, soit plutôt au prénom *Sepius* qui ressortit à l'onomastique osco-ombrienne[2] et qui figure, en abrégé, sur le bronze volsque de Velitrae (Planta 240) : *Ec. Se. Cosuties* (= Ec. Cossutius Se. f.). — Le *et* qui suit coordonne ce nom avec celui d'un second personnage, dont le prénom a disparu et dont le gentilice se termine par ...]*isius*. Si *Vet.*, qui suit, est une indication patronymique (... *Vet.* | [*f.* ...), le prénom, ainsi abrégé, n'est pas latin ; peut-être s'agit-il[3] du prénom d'où dérive le gentilice lat. *Ve(t)tius*, vestinien *Vetio(s)* (Planta 276), parallèle au prénom étrusque *Vetu* d'où dérive le gentilice étrusque *Vete*. Mais il est possible aussi que *Vet.* soit l'abréviation d'un cognomen.

Le mot initial de B 1 n'est pas, comme paraît le penser Frœhner, un nom de famille, mais un prénom ; il est attesté sous la forme *Petro* dans *C. I. L.*[2] I, 1510, et aussi sous les formes abrégées *Petr.* (*Ibid.* 2391), *Pet.* (*Ibid.* 1851, 1852, 1859), *Pe.* (*Ibid.* 389, 1827, 1891, 2661) ; il appartient à l'onomastique de l'Italie centrale, dans les textes tant latins (*C. I. L.*[2] I, 389 : Trasacco ; etc.) que non latins (*Pe. Ve*[... en marrucin : Planta 244). Donc *Setm*[... est le début d'un gentilice ; cf. d'une part étr. *Setmanal*, *Setume*, etc., d'autre part, en Italie centrale, *Septimenus* (*C. I. L.* IX, 4335, Amiterne), *Septimienus* (*Ibid.* 3466, Peltuinum), etc. — Ce gentilice pouvait être (mais n'était pas nécessairement) suivi soit de l'indication patronymique, soit d'un cognomen, soit de l'un et de l'autre ; ensuite pouvait venir *et*, coordonnant les désignations du premier et du second personnage (mais les deux désignations pou-

1. Cf. légende de monnaie (as) *L. Sexti* | *Sep. Babi* (*C. I. L.*[2] I, fasc. 2, p. 747).

2. Osque, nominatif Sepis, génitif Sepfeis, à Capoue (Planta 136, 137) ; c'est de ce prénom que dérive le gentilice osque Seppiis (Pompéi : Planta 36 *a*), fréquent dans *C. I. L.* IX sous la forme latinisée *Seppius*.

3. Mais, au cas où *Petini* serait *Pe(t)t-* (?), réserver la possibilité, ici, d'un prénom *Ve(t)t-*.

vaient tout aussi bien être juxtaposées, sans conjonction) ; ensuite, enfin, venait (sous une forme abrégée ou non) le prénom du second personnage, dont B 2 conserve le gentilice *Ceseius* (sur le groupe de lat. *Caes-*, avec variantes locales *Ceis-*, *Ces-*, cf. Schulze, p. 135-136). — Sur *Vet.*, qui suit, voir plus haut ; prénom, au cas où *.e.* serait un lapsus de gravure pour *.f.* ; sinon, cognomen probable, .II. étant alors sans doute non une lettre, mais (comme le pense Frœhner) un chiffre, et donnant le nom de la magistrature locale concernée, *duo*[*uirī*].

Ces observations permettent des conclusions, au moins approximatives, sur la longueur des lignes, tant dans l'hypothèse de deux rédactions d'un même texte que dans celle de deux textes indépendants.

Rien, dans les noms propres conservés, n'indique qu'il s'agisse des mêmes personnages dans A et dans B ; le seul élément commun aux deux faces est *Vet.* (patronyme ou cognomen du second personnage) ; et d'autre part, pour le gentilice de celui-ci, il y a désaccord entre B (*Ceseius* ; éventuellement *Cesieus*) et A (...]*isius* : [*C*]*isius*, [*Ce*]*isius*??). Supposons cependant, un instant, qu'il s'agisse du même texte sur les deux faces ; on est alors amené à une restitution comme celle que nous figurons (dessin) ; il est, en effet, impossible, dans A 1, d'avoir soit le prénom écrit en toutes lettres, soit un gentilice plus long, tel que **setm*[*eniu*]*s*, sans avoir dans A 2, avant *[*C*]*isius* ou *[*Ce*]*isius*, un espace de dix lettres ou davantage, beaucoup trop considérable pour un prénom, même écrit en toutes lettres. On est ainsi conduit par là, comme l'a été Frœhner, à une restitution courte (environ seize lettres par ligne pour A, environ vingt pour B), dont le détail demeure obscur ; notons seulement, si *Vet.*, dans les deux cas, est un cognomen, la probabilité de *II* . [*uirī* . *fēc*]*ront* ou *II* . [*uirī ded*]*ront* pour A 3/B 2.

Si l'on renonce à l'idée de deux textes (quasi) identiques, la marge d'incertitude augmente quant au contenu de l'un ou de l'autre (*Petini* étant le seul élément de B qu'on puisse avec vraisemblance assigner à la portion perdue de A, *seino* et *fēcront*, voire [*ded*]*ront*, les seuls éléments de A qu'on puisse, avec vraisemblance, assigner à la portion perdue de B). Incertitude, également, alors, quant à la longueur des lignes. Avant ...]*isius*, dans A 2, le gentilice pouvait comprendre de une à quatre lettres (p. ex. *Aequisius*, *C. I. L.* IX, 4158 ; etc.) ; si le prénom qui précédait était écrit en

toutes lettres (comme dans B 1), les lignes de A pouvaient avoir jusqu'à dix-neuf lettres, celles de B jusqu'à vingt-quatre, environ.

Une chose, au moins, paraît hors de doute : la localisation du texte dans la région du Fucin, indiquée par Frœhner. Même si l'on écarte l'identification *Petini* = *Peltuīnī*, il reste : 1° les données onomastiques non latines (prénoms *Petro* et *Sep.*, etc. ; voir plus haut) ; — 2° les graphies non vocalisées (*fecront*, A 5 ; probablement *setm*[..., B 1 ; sûrement ... *dndr* ..., B 4) ; — 3° *uēcī* pour *uīcī* et *seino* pour *sīgnum* ; — tous traits qui ont des correspondants dans les inscriptions déjà connues de la région du Fucin, à l'époque républicaine.

Fr. X, 403.

Inédit.

« Poêle en cuivre jaune avec patine noire, la tranche ornée de ciselures. Manche découpé, avec crochet, trou de suspension et nervure médiane. D = 0,215 ; l (avec manche) = 0,38. Légendes en lettres pointillées sur la tranche et sur le manche. — Trouvé en Hongrie ; vente Hiller von Aichholz. cat. n° 229 » (Frœhner).

Cet objet domestique, massif (poids : 755 gr.) et de facture particulièrement soignée, porte deux inscriptions, de mains différentes, en pointillé (II = *e*), toutes deux désignant la propriétaire de l'objet.

Sur le manche (A), légende, d'un tracé assez gauche (lettres de 6 à 9 mm.) :

Nomesi . Varia

Dans le second mot (où Frœhner voyait *Nourita*), l'*u* est inversé et sa haste droite voisine avec la haste gauche de l'*a*. — Sur le rebord (B), légende en caractères beaucoup plus réguliers et soignés (lettres de 5 à 6 mm.) :

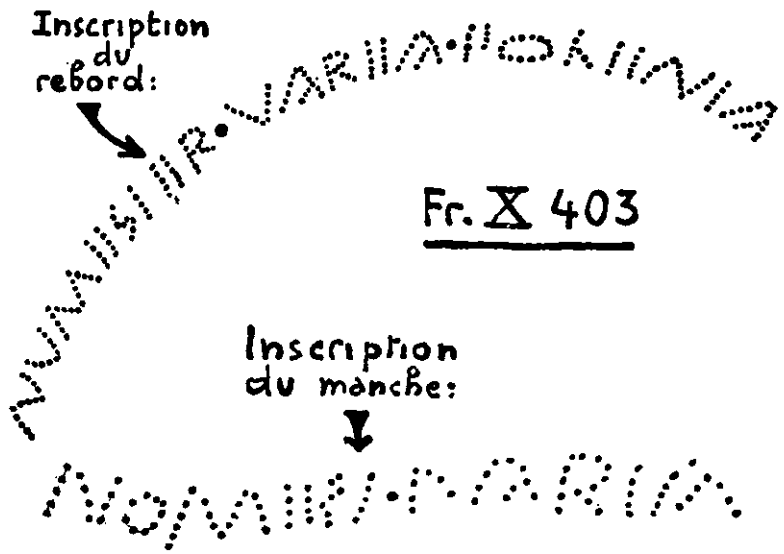
Numesier . Varea . Folenia

Pour le second mot, lecture *Variia* également possible ; à l'initiale du troisième, *F* plus probable que *P* (Frœhner : *Polenia*, qui est cependant possible).

La femme est ainsi désignée, de façon insolite, d'abord par le génitif du nom de son mari (ou de son père?), puis par son nom

propre (gentilice féminin), suivi (B) ou non (A) d'un cognomen féminin.

Le nom *Varia* (A) est écrit, dans B, soit *Varea*, soit *Variia* ; dans le premier cas, flottement *-ia-* > *-ea-*, bien connu pour le latin dialectal à l'époque républicaine[1] ; dans le second cas, graphie (d'origine étrusque), attestée en ombrien comme en osque[2]. — Aussi bien *Polenius* (lecture la moins probable) que *Folenius* nous



reportent vers l'Italie centrale ; sur *Polenius*, etc., cf. Schulze 366, et ajouter probablement marrucin (nominatif) *Poleenis* (Rapino ; Planta 274) ; sur *Folenius*, etc., cf. Schulze 168, et ajouter ombr. (génitif) *Fulonie* (Fossato di Vico ; Planta 295) ; on notera, en particulier, les noms associés des deux magistrats locaux dans ce dernier texte (... *su maronato* | *V. L. Varie, T. C. Fulonie*) en regard du nom de *Varia Folenia*. — Sur le groupe de *Numesius/Numisius* (avec graphies Νομεσία, Νομίσιος dans les inscriptions grecques), voir Schulze 164.

Il est particulièrement remarquable que ce dernier nom en *-ius* ait, dans le texte A, un génitif latin en *-ī* ; dans le texte B, une

1. Cf. Leumann-Hofmann, § 27 *a* ; le fait est courant en falisque ; sur l'existence, discutée, d'exemples pour l'ombrien, cf. Planta, § 85/3.

2. Cf. Planta, § 85/2 ; sur le sort de cette graphie en vénète, voir *Word*, VIII [1952], p. 51-64.

finale *-ier* qui est celle du génitif ombrien correspondant (ombrien « récent », avec rhotacisme de la sifflante finale[1]). Ce fait, joint aux présomptions tirées de l'onomastique, invite à situer en Ombrie l'origine de notre texte. [« Hongrie » serait-il, chez Frœhner, un lapsus pour « Ombrie »?] Et ce texte apparaît comme une inscription partiellement bilingue latino-ombrienne[2].

VI

INSCRIPTIONS OSQUES

Les cahiers de W. Frœhner enregistrent l'acquisition de six documents osques, tous antérieurement publiés.

Deux d'entre eux, malheureusement, sont aujourd'hui introuvables au Cabinet des Médailles, tant sur les étagères que dans le coffret où se conservent les pièces précieuses de la collection Frœhner. Il s'agit de la bague d'or de Capoue[3] Fr. IV, 115 (= Planta 165) portant, en pointillé, la légende :

Vibis
Urufiis[4]

et de la bague d'or d'Aesernia[5] Fr. V, 246 (= Planta 187) avec la légende :

Stenis . Kalaviis. G
Anagtiai . Diíviiai .
dunum . deded[6].

Nous avons cru utile de reproduire ici les *copies de Frœhner*, qui est le dernier à avoir vu ces documents. Le texte résultant est conforme à celui de l'édition Planta, à un détail près : à la fin de la première ligne de V, 246, après le gentilice, Frœhner a discerné une

1. Planta, § 273/4 ; à osque *-ieis* répond, dans la portion ancienne des Tables Eugubines, *-ies* (ou *-ie*, sans notation de la consonne finale) ; dans la portion récente, *-ier* (ou *-ie*, sans notation de la consonne finale) ; dans les inscriptions ombriennes (en alphabet latin) de Fossato di Vico (Pl. 295) et Assise (Pl. 296), *-ie*.

2. Voir chez Planta (II, 666) la discussion des textes de Tuder qu'il réunit sous le n° 293.

3. « Trouvée à Santa Maria di Capua (1875) dans une terre appartenant à Orazio Pascale et appelée Fondo Tirone » (Frœhner).

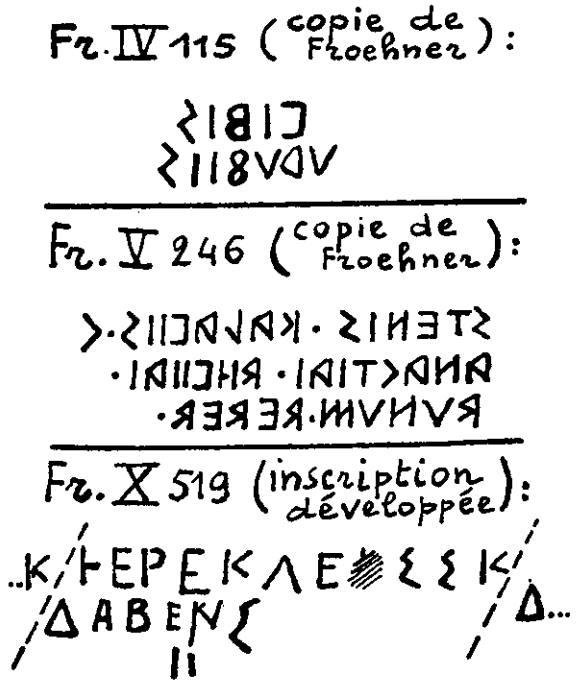
4. « Vibius Orfius ».

5. « Chaton plat et ovale, l = 18 mm., h = 17 mm. » (Frœhner).

6. « Stenius Calvius G. f. | Angitiae Diae | dōnum dedit ».

lettre qui a échappé à l'attention des éditeurs : l'initiale du prénom du père de St. K. (G = Gaavieís).

Les autres documents sont accessibles et nous les avons revus sur les originaux ; il s'agit des quatre terres cuites : X, 519 (bobine votive, probablement lucanienne), X, 523 (coupe campanienne),



X, 390, et X, 391 (inscriptions « iúvilas » de Capoue), toutes quatre réputées perdues.

Fr. X, 519 = Planta 20.

« Inschrift unbestimmten Fundorts (« wahrscheinlich lucanisch » : Mommsen). Thönerne Basis, jetztiger Verbleib unbekannt » (Planta).

« Bobine en terre pâle, h = 0,024, d = 0,032 ; vente Warneck, juin 1905. Sur chaque face, une massue noueuse, peinte en noir ; sur le cylindre, inscription gravée » (Frœhner).

Le texte est gravé, d'un trait léger, sur trois lignes, autour du corps de la bobine ; alphabet grec, écriture de gauche à droite, lettres de 3 à 5 mm. de hauteur.

Ligne 1. Toutes les lettres sont parfaitement nettes, sauf la huitième, dont subsiste seulement le haut d'une haste verticale ; ο et υ (donnés comme aussi plausibles que ι par Planta) sont exclus. La ligne se referme sur elle-même de telle sorte qu'il n'y aurait pas place pour une lettre entre le κ final et le *h* initial ; on peut donc admettre, à la fin de cette ligne, une abréviation imposée par la disposition même du texte.

Ligne 2. La première lettre, très nettement fermée en bas par un trait horizontal, est sûrement δ, non λ (Planta : « λ unsicher ; vielleicht eher δ ») ; il en résulte que les hypothèses qui supposent un mot divisé entre les l. 1 et 2 (... σκ/λα...) doivent être abandonnées. Entre ε et ς, ν probable, bien qu'un tout petit trait oblique (probablement accidentel) parte vers le haut au point où se détache, de la haste verticale, le deuxième trait de ν ; Planta voyait là une ligature de κι (mais comparer les κ de la première ligne !), tout en notant : « möglicherweise, doch weniger wahrscheinlich, ν ».

Ligne 3 (antérieurement inaperçue) : deux hastes verticales, au-dessous de ε et de ν de la l. 2.

Lecture : *hερεκλεισσκ*
δαβενς
II

L'interprétation laisse place à l'incertitude[1].

A la l. 1 figure le nom d'Hercule, ou un nom théophore évoquant ce dieu, la référence, directe ou indirecte, à Hercule étant explicitée par les massues peintes sur les deux plats de la bobine ; la forme *herekl-* (avec anaptyxe, connue en osque, en pélignien, et peut-être en èque)[2] repose sur la forme *herkl-*, proprement italique (emprunt au grec par intermédiaire étrusque) ; cet indice, combiné avec celui que fournit l'emploi de l'alphabet grec, rend hautement vraisemblable l'origine lucanienne du texte, déjà supposée en 1850 par Mommsen.

Si la l. 1 contient un seul mot (non complet), songer au correspondant osque de gr. Ἡρακλίσκος, Ἡρακλεῖσκος. Plus probablement nous avons affaire à deux termes : une forme fléchie du nom d'Hercule, suivie d'un début de mot ou d'un mot abrégé ; ce nom appar-

1. Sur les hypothèses antérieures, cf. Planta, t. II, p. 605. — Frœhner (qui croyait voir un κ à la huitième place de la l. 1) interprétait *herekle (e)kss(a)k dabens* (= lat. *dēbēns*).
2. Planta, t. I, p. 230-231.

tenant en osque à la seconde déclinaison (ce qui exclut un datif en -ει), il faut alors isoler un génitif *hερεκλειϛ* (cf. Herekleís, en quatre passages du cippe d'Abella), et une abréviation σκ, pour laquelle l'explication la plus plausible[1] est fournie par l'adjectif σ(α)κ(ορομ) = lat. *sacrum* ou le verbe *σ(α)κ(αραfεδ) = lat. *sacrāuit*; un génitif du nom divin est, *a priori*, aussi plausible, dans ce contexte syntaxique, qu'un datif, bien que le seul autre exemple connu d'un contexte analogue en osque fournisse le nom divin au datif (Planta 1, Messine : αππελλουνηιϛακορο, « Apollinī sacra »). Comme on attend, dans la suite du texte, le nom du dédicant (que doit fournir, au nominatif, la l. 2), σκ. est plus probablement verbe qu'adjectif.

La finale *-ens*, qui apparaît à la l. 2, peut admettre, *a priori*, des explications diverses[2]. La plus plausible consiste à y voir, au nominatif singulier, la finale **-en(o)s* (avec syncope régulière) du nom du dédicant. Un **Dabenos* n'ayant aucun répondant connu, il est probable que *D.* est ici l'initiale du prénom osque Dekis (« Decius ») et qu'il faut isoler **Abenos* : forme de gentilice, à vrai dire, exceptionnelle (puisque dépourvue du suffixe *-yo-*), mais explicable, s'il s'agit (comme pour lat. *Abenius*) d'un arrangement du gentilice étrusque *Abenna* (cf. Schulze, 65-66).

Les signes de la l. 3 pourraient être des chiffres ; peut-être se rapportent-ils à la double figuration de la massue (sur les deux plats de la bobine)?

En tenant compte des diverses incertitudes signalées ci-dessus, l'interprétation qui nous paraît la plus plausible est donc :

hερεκλειϛ σ(α)κ(αραfεδ)	« Herculis sacrāuit
Δ Αβενϛ	D(ecius) Abe(n)nus
II	II (= duās clāuās?). »

1. On pourrait songer, *a priori* : à l'abréviation d'un prénom (mais on n'en connaît pas, en osque, qui commence par *Sk-*, ou qui comprenne les lettres *S...k...*) ; — au début d'une forme verbale (apparentée p. ex. à lat. *scrīpsit*, au sens de « dēdicauit ») ; — au début d'un substantif désignant l'objet votif ou plutôt la figuration qu'il porte (et apparenté p. ex. à lat. *scīpiōnem* ou *scēptrum*, au sens de « clāuam »), etc. Mais il est apparent que l'hypothèse retenue plus haut est bien plus satisfaisante.

2. D'une part, finale thématique de 3e personne du pluriel secondaire (mais quel serait alors le sujet? et comment justifier un thème de parfait **dabe-*?). — D'autre part (avec syncope de brève en syllabe finale), finale de nominatif singulier en *-en(o)s* (IIe décl.) ou de nominatif pluriel en *-en(e)s* (IIIe décl.), le singulier étant ici (indication du dédicant) plus plausible que le pluriel. — Enfin, peut-être finale **-ents* de participe (au nomin. sg.) ; mais de quel verbe, et se rapportant à quoi (car, en ce cas, le dédicant reste anonyme)? D'ailleurs, le traitement osque de **-ents* reste inconnu (ombrien : *-ef*).

Fr. X, 523 = Weege 49.

Planta, sous les nos 172-179, et Weege après lui (*Vasculorum campanorum inscriptiones italicae*, Bonn, 1906) ont réuni les inscriptions d'un grand nombre de vases campaniens ; ces textes sont soit osques, soit étrusques, soit mixtes, et le départ est souvent malaisé entre ces trois catégories, car la légende se réduit le plus souvent à un nom propre.

La collection Frœhner contient un certain nombre de ces poteries à graffites (outre X, 523) :

X, 522 (coupe trouvée à Sa Maria di Capua, puis passée dans la collection Bourguignon ; Planta 177 *aaa*, Weege 48) ; légende : *kapemukaθesa . kapes . sli.*

V, 351 (coupe trouvée sans doute en Campanie, vue par Planta chez un antiquaire napolitain : Planta 177 *ggg*, Weege 78 ; acquise par Frœhner « à Capoue, 1899 ») ; légende : *atana.*

V, 352 (trouvée « presso il sig. Doria a Sa Maria di Capua » [Gamurrini], passée ensuite dans la collection Bourguignon ; acquise par Frœhner « à Capoue, 1899 »). La lecture des *N. Sc.* (1877, p. 94), de Gamurrini [1880], no 931, de Planta [1897] 177 *ooo*, d'où Weege [1906] 45, était *ca . ive* ; celle de Conway [1897], t. II, p. 525, était *saiue* ; la coupe porte, en réalité, *cnive.*

Rien d'osque dans ces trois légendes, non plus que dans l'inscription *peinte* d'une coupe de provenance inconnue acquise à Rome en 1883 par Frœhner (IV, 137) : *kacnies* (inédit, semble-t-il). Nous reviendrons (dans les *Studi Etruschi*) sur ces textes. Le seul qui ait quelque titre à figurer sous la rubrique « osque » est celui de X, 523 :

« Coupe très légère[1] à deux anses, vernis noir. Provenance : Curti. Ancienne collection Bourguignon (Naples). A l'intérieur, décor imprimé très fin : six feuilles de lierre autour de l'omphale. Autour du pied, sur le vernis noir, graffite » (Frœhner). — Conway avait vu la coupe dans la collection Bourguignon, et publie le texte (I, p. 97, n. 8) ; Weege le reprend, d'après Conway (p. 23, no 49), avec le lemme : « Patera litteris stilo inscriptis, reperta prope Sa Maria ut uidetur, nunc ubi sit ignotum. » — Hauteur : 44 mm. ;

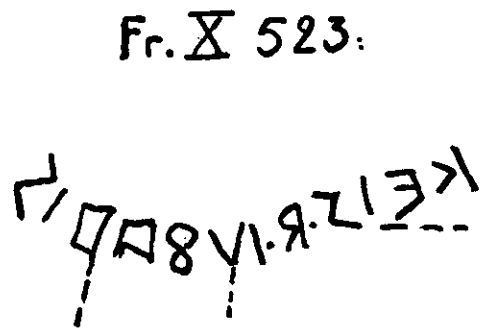
1. Poids : 144 gr.

diamètre du pied : 70 mm. ; diamètre supérieur : 140 mm. ; largeur avec les anses : 225 mm.

Le graffite est tracé de droite à gauche en lettres de 4 à 7 mm. ; des mouvements maladroits ont prolongé vers le bas le dernier trait du premier *s*, le premier trait de *u*, le premier trait de *h* ; le *k* est disjoint, le *h* dépourvu de trait médian horizontal. Un point, net, de part et d'autre de *d*. Texte :

keis . d . iufahis

Désignation du possesseur (ou du défunt) au nominatif : prénom (abrégé), initiale du prénom paternel, gentilice. Cette place du pa-



tronyme est insolite en Campanie (comme en Samnium), mais n'est pas sans exemple, d'une part en ombrien (Pl. 295, 296 ; T. E. I b 45, II a 44, V a 3, V a 15) et dans les parlers centraux (volsque : Pl. 240, marse : Pl. 242 ; èque : Pl. 277), d'autre part en Lucanie (Pl. 19).

Si le prénom *D(ekis)* du père, ici à restituer au génitif : *D(ekkieis)*, est bien connu en osque, le prénom (abrégé) *Keis.* ne l'est pas jusqu'ici ; mais cf. *Ceisia Loucilia* à Préneste (*C. I. L.* XIV, 4104) ; à Capoue comme à Préneste, *-ei-* pour *-ai-* peut être une graphie étrusquisante ; sur la souche *Cais-/Ceis-/Cēs-*, voir Schulze 135-137, et Buonamici, *Epigr. Etr.* [1932], 259-260.

La finale *-is* du gentilice est osque (forme de samprasāraṇa pour **-yŏs*). Une finale en *-ahis/-ahiis* se retrouve, sur une exécration de Cumes (Planta 119) dans *Dekis Rahiis*, *Marahis Rahiis*, etc., et sur un fragment de pierre d'Aufidena (Planta 195) : ...] *Mahii*[*s*... (gentilices **Raius*, **Maius*, prénom **Maraius*) ; cette finale est d'ailleurs obscure, *-h-* pouvant y être, *a priori*, soit purement gra-

phique, soit issu (en osque) de *-*gh*-, soit alternant (en étrusque) avec -*k*-. Le -*f*- intérieur peut répondre, soit à lat. -*b*-, soit à lat. -*d*-. Le nom appartient-il à la même souche que celui de Γαῖος Ἰουδακίλιος, un des généraux de la Guerre Sociale (Appien I, 40, 42)??

Compte tenu des incertitudes signalées ci-dessus, il reste que le texte X, 523 relève, en partie au moins, de la langue osque et pouvait, à ce titre, figurer ici.

Fr. X, 390 = Planta 139.

« Terracotta, links gebrochen ; Neapel, Sammlung Bourguignon » (Planta). — Texte repris par J. Heurgon[1] sous le n° 2 (d'après les éditions Planta et Conway, de la fin du XIX^e siècle) avec les indications suivantes : « Plaque de terre cuite (0,22 × 0,11). Fondo Patturelli. En haut à droite une sphère ou bosse. »

« Brique osque trouvée à Curti[2]. Ancienne collection Bourguignon, Naples. Long. 0,24, larg. 0,10 à 0,11, ép. 0,04 à 0,05. Terre rouge » (Frœhner).

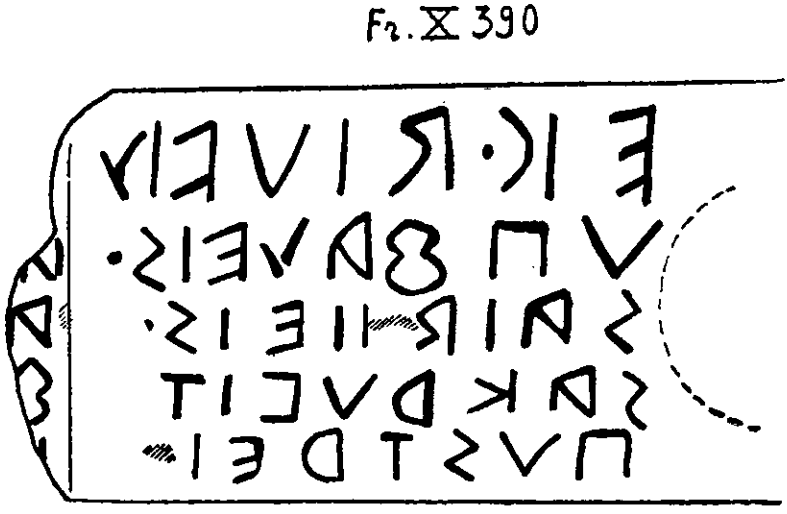
Le haut de la terre cuite (où une rainure délimite un disque de 75 mm. de diamètre) en est la partie la plus large (115 mm.) et la plus épaisse (52 mm.). A la brisure (à 240 mm. du bord supérieur), la largeur est seulement de 103 mm., l'épaisseur de 46 mm. On ne peut faire que des hypothèses sur la longueur de la partie manquante ; la terre cuite Pl. 138 = H. 12 dépasse 50 cm. de longueur pour 14 cm. de largeur, la terre cuite Pl. 130 = H. 1 dépasse 60 cm. de longueur pour 15 cm. de largeur ; *si* les proportions étaient *du même ordre*, pour notre document, il pouvait avoir une quarantaine de centimètres ; l'étude de l'inscription amène, d'autre part, à supposer une lacune d'une quinzaine de centimètres au moins (ce qui conduit aussi à une longueur totale d'une quarantaine de centimètres ou davantage).

Une des faces seulement de la terre cuite est ornée et inscrite (c'est le cas également pour Pl. 130 = H. 1, Pl. 149 = H. 6, Pl. 146 = H. 8, Pl. 145 a = H. 9, Pl. 145 b = H. 10, Pl. 134 a = H. 13, Pl. 142 et 143 = H. 14). Écriture osque ancienne (sans dis-

1. *Étude sur les inscriptions osques de Capoue dites iûvilas* (Paris, Belles-Lettres, 1942, 96 p. in-8°).

2. Il s'agit du village situé à 300 mètres au sud de la propriété Patturelli (Heurgon, p. 31).

tinction entre *i* et *í*, entre *u* et *ú*), de sens rétrograde ; lettres de 13 à 26 mm. de hauteur. Le texte était disposé en deux colonnes de cinq lignes chacune, le bord droit de la première colonne se trouvant voisin du disque ; de la seconde colonne, il subsiste seulement le trait qui la limitait sur la droite et, totalement ou partiellement, la première lettre des lignes 2, 3, 4, 5. Le nombre des lettres par ligne est variable dans la colonne conservée (7 à 9), le



texte étant disposé de façon qu'aucun mot ne soit coupé entre deux lignes. On peut supposer le même dispositif et, approximativement, la même longueur de lignes (138 mm.) pour la colonne manquante (voir ci-dessus). Texte :

	I	II
1.	ek . diuvil	[...
2.	upfaleis.	a[...
3.	saidiieis.	a[...
4.	sakruvit	f[...
5.	pustrei	[...

C'est le texte des éditions antérieures, à quoi il faut ajouter cette précision : au début de la l. 5 de la seconde colonne subsiste le fragment supérieur d'une haste verticale appartenant soit à un *i*, soit à un *k*, soit à un *m*, soit à un *n*[1].

1. *l* est hors de question, les traits qui le forment étant tous deux obliques dans l'écriture du texte (l. 1 et 2 de la colonne I).

Les seules restitutions qu'on puisse tenter sans trop se hasarder sont celles qui prennent appui sur les documents parallèles. C'est pourquoi à l'hypothèse de Buck, pustrei = in posterā (consecrātiōne), est certainement préférable celle de Heurgon, pustrei | [diuklei...] = posterō | [diē], qui s'appuie sur Pl. 135 = H. 22 :

(A 3-5) : ... pas fiíet | pústreí iúkleí | (v)ehiianasúm | ...
(B 7-8) : ... | pas fiiet pústr | iukleí vehiian | ...

Dans ce dernier texte, le sens du substantif iúkleí/iukleí (« ponctuation » de *u* incertaine en B 8) a été contesté, mais sans motifs valables ; le nom du « jour » qui est **dyē-klo-* à Bantia et à Histonium paraît avoir été **dyŭ-klo-* en Campanie[1] ; et Planta avait déjà traduit correctement pústreí iukleí (+ génitif) par « postrīdiē ». Dans notre texte devait donc suivre un nom de fête au génitif, c'est-à-dire, d'après ce que nous savons par ailleurs, un génitif féminin pluriel de la première déclinaison[2]. Comme [diuklei] devait remplir la l. 1 de la colonne II, le nom de cette fête devait occuper la l. 2 (c'est-à-dire commencer par *a-* ; c'est donc un nom de fête non encore connu). Exempli gratia, et en tenant compte de la nature des premières lettres des lignes 3, 4, 5 de la colonne II, nous indiquons ci-dessous une restitution *possible* de l'ensemble, en nous référant : pour la conjonction de temps adpúd, à Pl. 135 = H. 22 ; pour la présence requise d'un magistrat local déterminé, à Pl. 133 = H. 16 (... pún | meddis kapv ad|fust...), à Pl. 134 = H. 17, et à Pl. 135 = H. 22 :

I	II
1. ek(am) diuvil(am)	[diuklei]
2. Upfaleis	a[... asum]
3. Saidiieis	a[dpud ad-]
4. sakruvit	f[ust med(diss)]
5. pustrei	[kapvans]

1. Si ú était une graphie authentique (mais on sait combien flottant est l'usage de i/í et de u/ú dans cette série de textes), il faudrait poser **dyŏ-klo-* (qui est, *a priori*, moins plausible).

2. Noms de fêtes, dans notre série de documents (références aux numéros de Heurgon) : au nominatif pluriel : vesulias (3), diuvia[s] damuse[nnias] (4), pumperias pustmas (5) ; à l'accusatif pluriel : iúviass messimas (16), damsennias (22) ; au génitif pluriel : (v)ehiianasúm (22) ; au datif pluriel : vesuliais deivinais (14), púmperiais (17), fíisíais púmperiais prai mamerttiais (18) ; etc.

Fr. X, 391 = Planta 148.

« Terracotta, auf beiden Seiten beschrieben ; Neapel, Sammlung Bourguignon » (Planta). Texte repris par Heurgon sous le nº 11 (d'après les éditions Planta et Conway), avec les indications suivantes : « Plaque de terre cuite (0,22 × 0,175). Fondo Patturelli. Sur chaque face, en haut, une figure : (a) 5 bosses, (b) porc. »

« Brique osque trouvée à Curti. Ancienne collection Bourguignon, Naples. Long. 0,23, larg. 0,17, ép. 0,06. Terre pâle avec engobe blanc » (Frœhner).

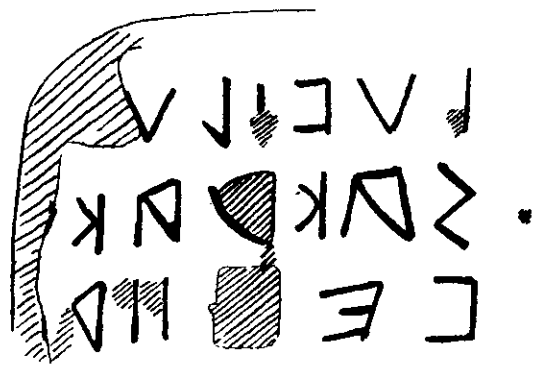
Cette terre cuite, dont les dimensions exactes sont 235 (long.) × 170 (larg.) × 66 (ép.), est, comme la précédente, brisée, le haut seul étant conservé, avec le début du texte sur chaque face. Il s'agit, en effet, d'un document opisthographe, comme Pl. 144 = H. 3, Pl. 147 = H. 4, Pl. 141 = H. 5, Pl. 163 = H. 7, Pl. 138 = H. 12. Sur l'une et l'autre face, l'inscription prend son départ (de droite à gauche), dans le sens de la longueur de la brique, au-dessous des motifs figurés[1], sur trois lignes pour la face (a) ornée de cinq (?) disques[2], sur deux lignes pour la face (b) ornée d'un sanglier courant à droite. Écriture osque ancienne (sans distinction entre *i* et *í*, *u* et *ú*). La brisure ne laisse subsister, sur les deux faces, que les six premières lettres de chaque ligne. Rien ne prouve que le texte fût (comme le précédent) disposé en colonnes ; il peut, tout aussi bien, avoir été disposé comme sur les deux faces de Pl. 138 = H 12 (photographie chez Heurgon, pl. I 1 et II 2). Rien ne nous renseigne sur la longueur des lignes, le jeu des restitutions possibles restant très large (voir plus bas). En se référant aux proportions entre largeur et longueur pour Pl. 138 = H. 12 et Pl. 130 = H. 1, rien n'empêche d'attribuer à notre terre cuite plus de 70 cm. de long (c'est-à-dire : possibilité de lignes de 35 lettres environ).

Face a (disques). Lettres de 16 à 21 mm. Texte :

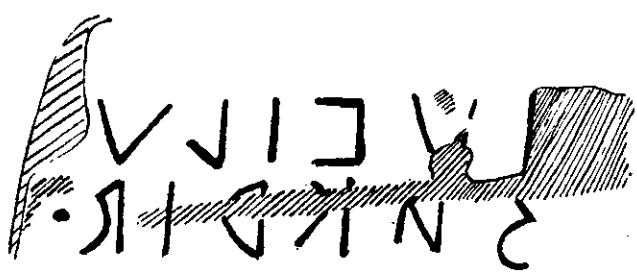
1. iuvilu[...
2. sakrak[...
3. ve[h]ii[a...

1. En saillie de 10 mm. au-dessus du niveau de chaque face.
2. Peut-être y avait-il six de ces disques avant l'altération subie par la brique.

Divers accidents entamant l'épiderme de la brique[1] altèrent en partie le second *i* de la l. 1, le *r* de la l. 2 (l'un et l'autre sûrs) et la troisième lettre de la l. 3 ; pour cette dernière, le contour subsistant évoque un *h*. Vient ensuite, à la l. 3, un double *i* (avec de légères corrosions entre les deux hastes), puis un *a* dont la demi-haste ver-



Fr. X 391 : ci-dessus, face A
ci-dessous, face B



ticale gauche n'est plus discernable. L'examen de la brisure laisse entrevoir les vestiges d'une lettre, tant après le second *k* de la l. 2 qu'après le *a* de la l. 3. [Planta écrit, pour la l. 3, verna[... tout en signalant son incertitude sur la troisième lettre qui, d'après Conway, pourrait être aussi bien *a*, *l* ou *n* ; d'où la restitution Ve[r]na[ium] ou Ve[l]na[ium] de Heurgon.]

1. *Avant* le s- initial de la l. 2, un point, qui nous paraît accidentel.

Face b (sanglier). Lettres de 13 à 15 mm. :

1. iuvilu [...
2. sakrid .[...

C'est le texte de Planta, à ceci près que nous n'apercevons pas, après le point qui suit sakrid, la haste verticale que signale Planta. Sur cette face aussi, l'épiderme est altéré ; un éclat a emporté la surface à droite du début de la l. 1 et jusqu'au contact du *i* initial ; une éraflure oblique entame quelques lettres des lignes 1 et 2 ; mais la lecture n'est nulle part douteuse.

Quel était le rapport des deux textes (a) et (b)? Une seule iúvilú opisthographe présente sur ses deux faces des textes complémentaires, mais différents (Pl. 135 = H. 22), et elle appartient à la série la plus tardive, celle des tufs. Pour la série la plus ancienne, celle des terres cuites, les iúvilas opisthographes présentent sur les deux faces le même texte (c'est le cas pour Pl. 163 = H. 7 et, autant que nous sachions, pour Pl. 144 = H. 3 et Pl. 141 = H. 5), parfois, il est vrai, avec les éléments qui le constituent différemment ordonnés (c'est le cas pour Pl. 138 = H. 12 et, autant que nous sachions, pour Pl. 147 = H. 4).

Rien, d'autre part, ne prouve que les lignes étaient, sur les deux faces, d'égale longueur. La terre cuite Pl. 138 = H. 12 présente, pour le même texte, d'un côté trois lignes de 29, 23 et 7 lettres respectivement, de l'autre deux lignes de 30 et 29 lettres.

D'après l'usage constant sur les terres cuites (et l'usage général sur les tufs), le mot iuvilu devait être accompagné d'un *génitif* de nom(s) propre(s), désignant *la personne* (ou les personnes) à qui appartient le monument[1], et ce génitif devait se placer immédiatement après iuvilu.

Dans a 2, sakrak[... ne peut être complété autrement que comme une forme de *sakraklo-* qui est le nom osque du « sanctuaire » (Pl. 127 : Abella ; 180 : Macchia di Valfortore ; 189 : Bovianum Vetus). Notre texte comportait donc, comme Pl. 139 = H. 1 et Pl. 134 *a* = H. 13, une *indication de lieu*[2]. La restitution la plus

1. Pour les terres cuites : diuvilam + gén. (Pl. 130 = H. 1) ; ek(am) diuvil(am) + gén. (Pl. 139 = H. 2) ; gén. + ekas iuvilas (Pl. 138 = H. 12 ; ordre inverse sur l'autre face) ; gén. + ekas iùvilas trís (Pl. 134 a = H. 13). Pour les tufs, cf. Pl. 133 = H. 16, Pl. 134 = H. 17, Pl. 131 = H. 18 et Pl. 132 = H. 19, etc.

2. Sur les indications de lieu que présentent deux des trois (H. 1, H. 13, H. 14) inscriptions trouvées au « Fondo Tirone », cf. Heurgon, p. 32.

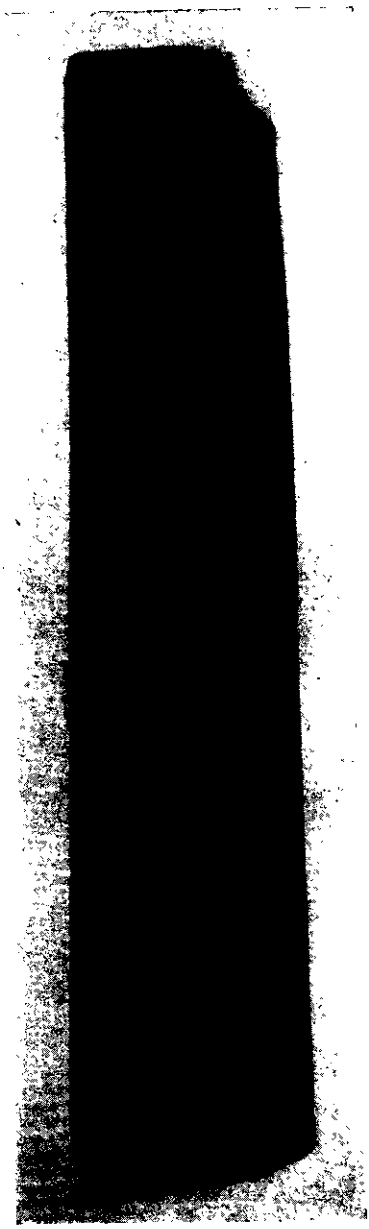
simple (et la plus courte) est le locatif sakrak[lei], qui lui-même, probablement, dépendait d'une forme verbale (avec iuvilu pour sujet) ; pour celle-ci, la restitution, la plus simple (et la plus courte), appuyée sur Pl. 138 = H. 12, Pl. 134 a = H. 13, est [stait].

Dans b 2, sakrid est l'ablatif du nom de la « victime » à Capoue. Il y avait donc, dans le texte, l'indication de la *forme de la célébration* (qui, selon les cas, pouvait comporter soit sacrifice, soit banquet). Le texte de Pl. 149 = H. 6 se réduit à : eiduis mam[erttiais] sakrid (« aux ides de Mars, avec une victime ») ; mais ailleurs l'ablatif (singulier ou pluriel) du nom de la « victime » est construit avec un verbe de même racine (Pl. 133 = H. 16 : sakriss sakrafir ; Pl. 134 = H. 17 : sakrid sakrafir) ; ici c'était probablement le cas, soit que le texte comportât deux phrases, à verbes « stat » et « sacrātur », soit que le locatif sakrak[lei] se construisît directement avec « sacrātur », soit qu'un adjectif verbal sakrannu « sacranda » se rapportât au sujet iuvilu de « stat » (cf. Pl. 133 = H. 16, Pl. 134 = H. 17).

Enfin, le texte devait, à côté de l'indication du mode de célébration (sakrid) indiquer la *date de célébration* (comme dans Pl. 149 = H. 6, Pl. 133 = H. 16, Pl. 134 = H. 17), et c'est ce qu'apporte le début de la ligne a 3, ve[h]ii[a... (dont la lecture a été discutée plus haut), si l'on fait le rapprochement qui s'impose avec Pl. 135 = H. 22. A vrai dire, ce monument porte, sur une face : pústreí iúkleí | eehiianasúm, sur l'autre : pústr(eí) | iukleí vehiian(asúm), et, entre les deux leçons, tous les éditeurs ont opté pour la première, en songeant à ombrien *erom ehiato* (VII b 2) « esse ēmissōs » (?)[1]. Tout essai d'interprétation étant laissé de côté, la probabilité philologique est désormais en faveur de vehiia-. La faute de gravure est dans eehiia- (à l'initiale, 𐌄 pour 𐌉) et c'est exactement la même (*e* pour *v*) que, sur la même face, on retrouve dans la conjonction *aut*, écrite aet.

Il est donc raisonnable d'imaginer que la longueur et la disposition du texte devaient se rapprocher de ce que nous présente la terre cuite (non mutilée) Pl. 138 = H. 12 ; et il est loisible d'imaginer, pour le contenu du texte, d'après les éléments subsistants et

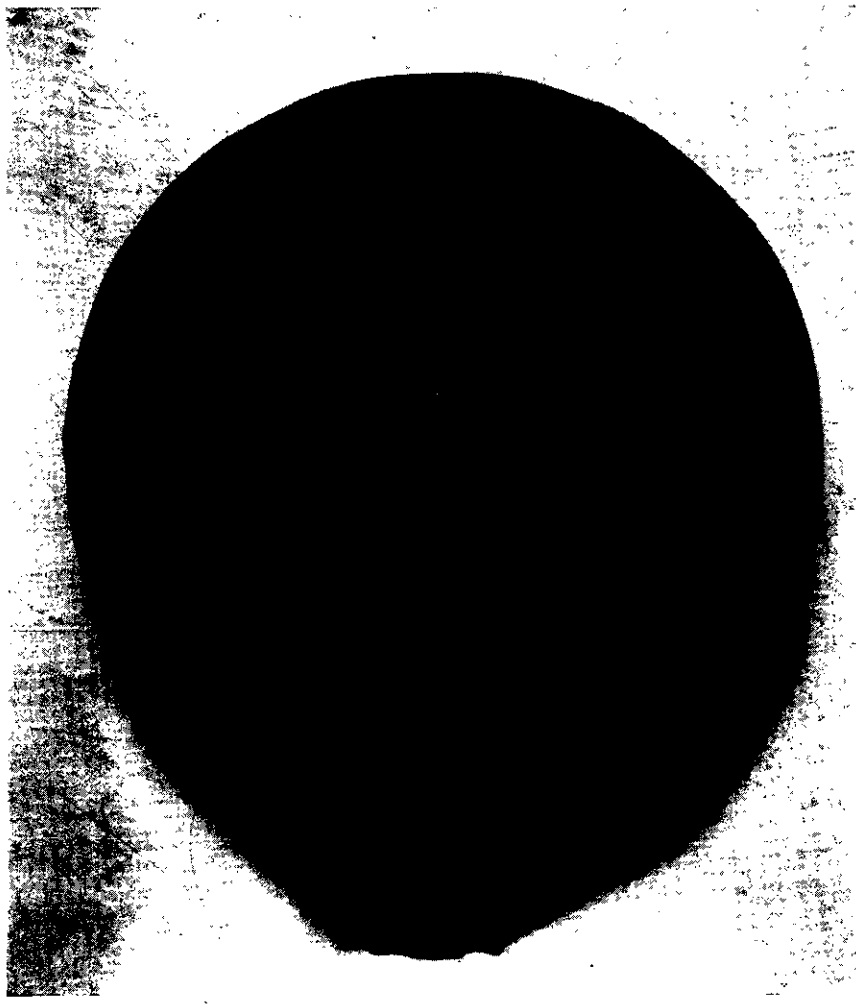
1. Voir chez Heurgon, p. 83-84, le développement de cette hypothèse, et l'interprétation des fêtes citées dans ce texte comme apotropaïques.



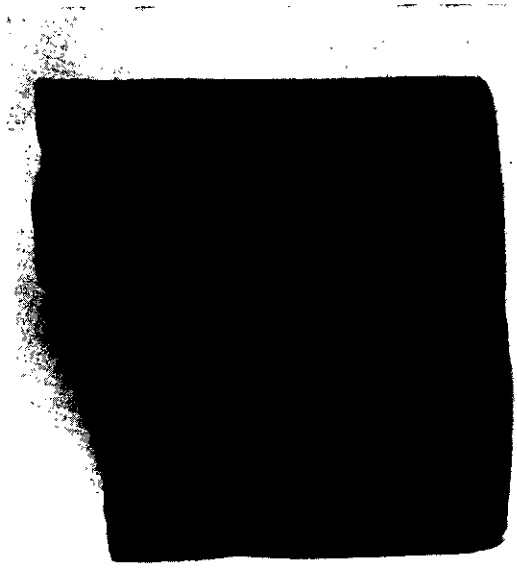


Fr. IV, 136

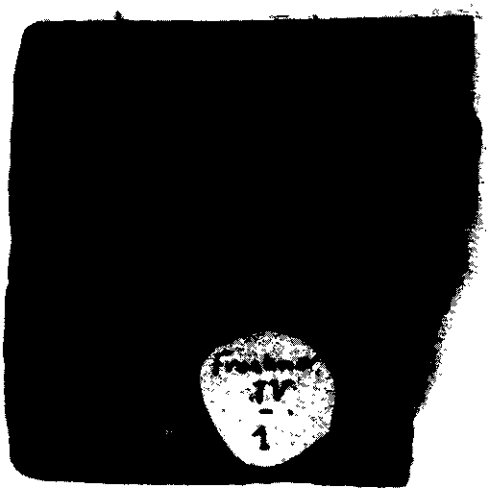
← Fr. V, 304



Fr. IV, 2



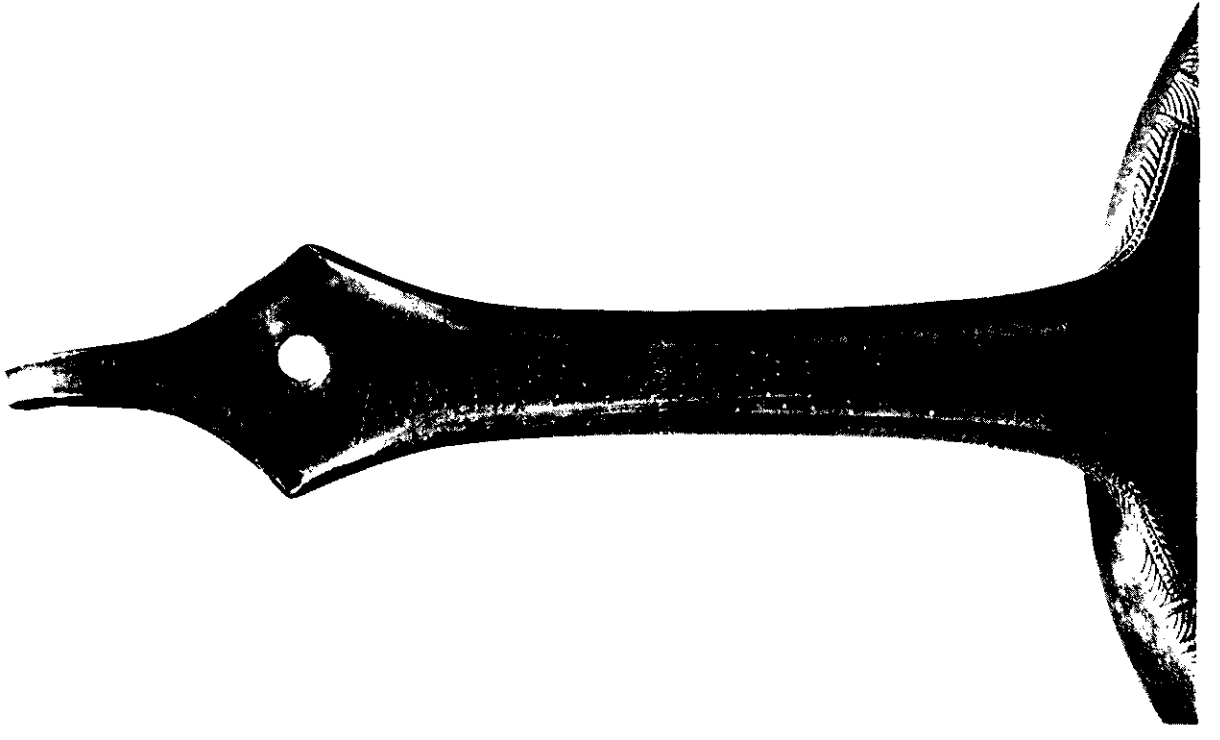
← Fr. IV, 1



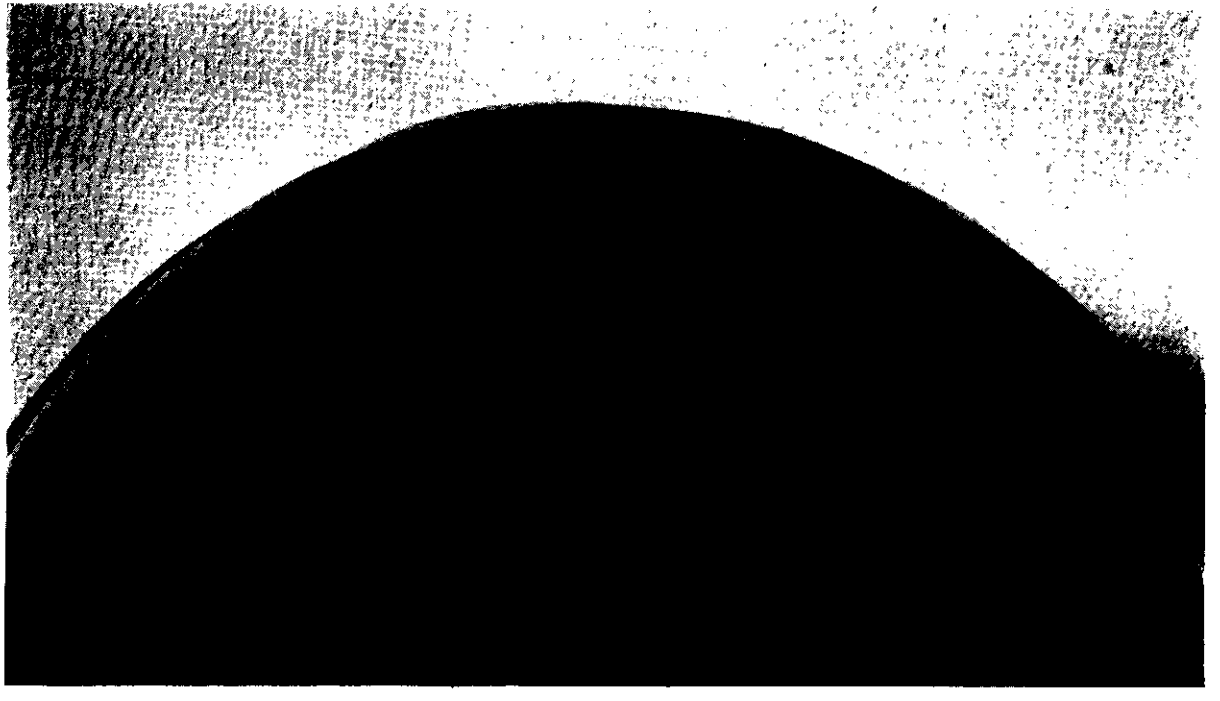
Fr. IV, 1



Fr. X, 403



Fr. X. 403

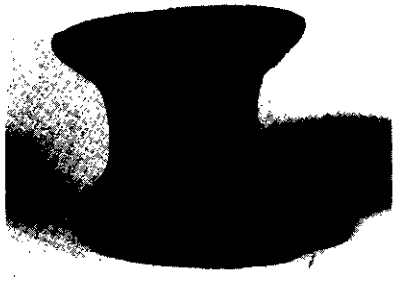


Fr. X, 403

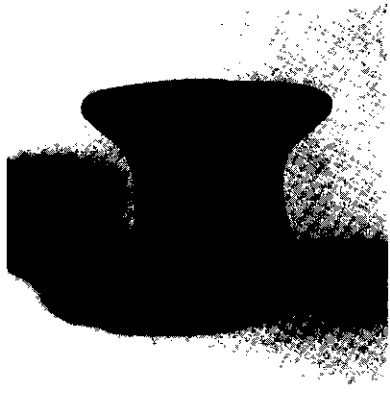
PLANCHE VI



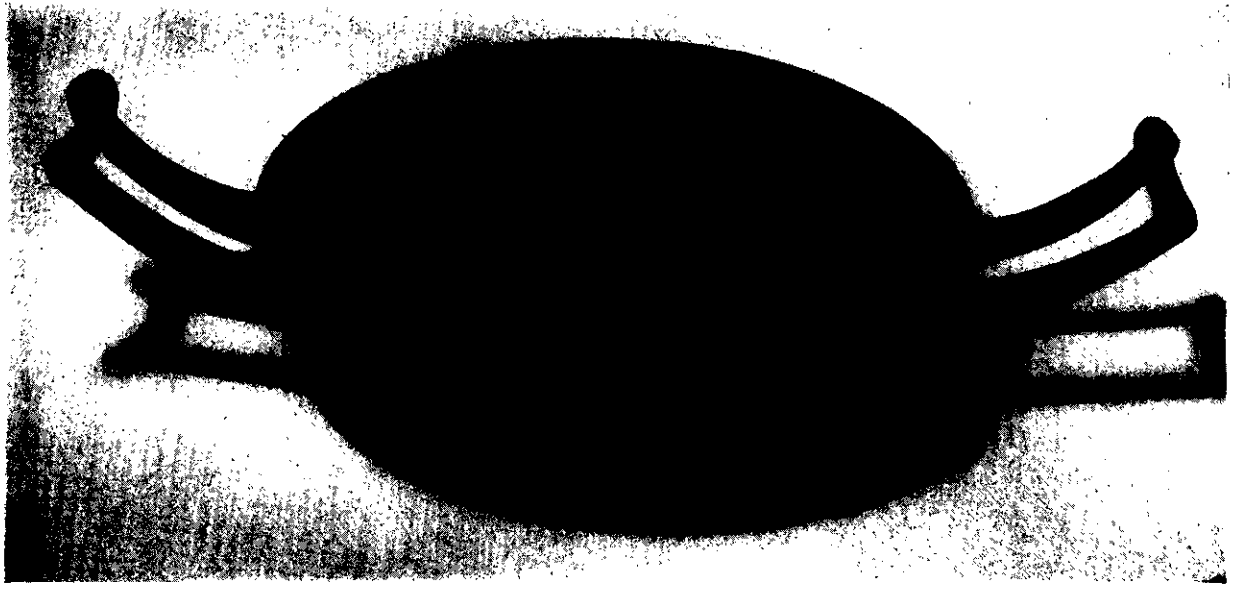
Fr. X, 519



Fr. X, 519



Fr. X, 519



Fr. X, 523



Fr. X. 523



Fr. X. 390

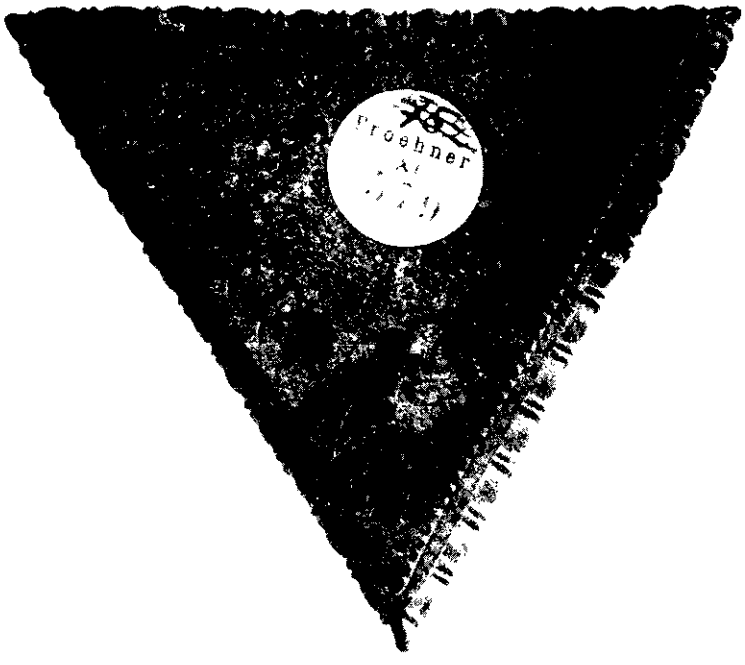


Fr. X. 391

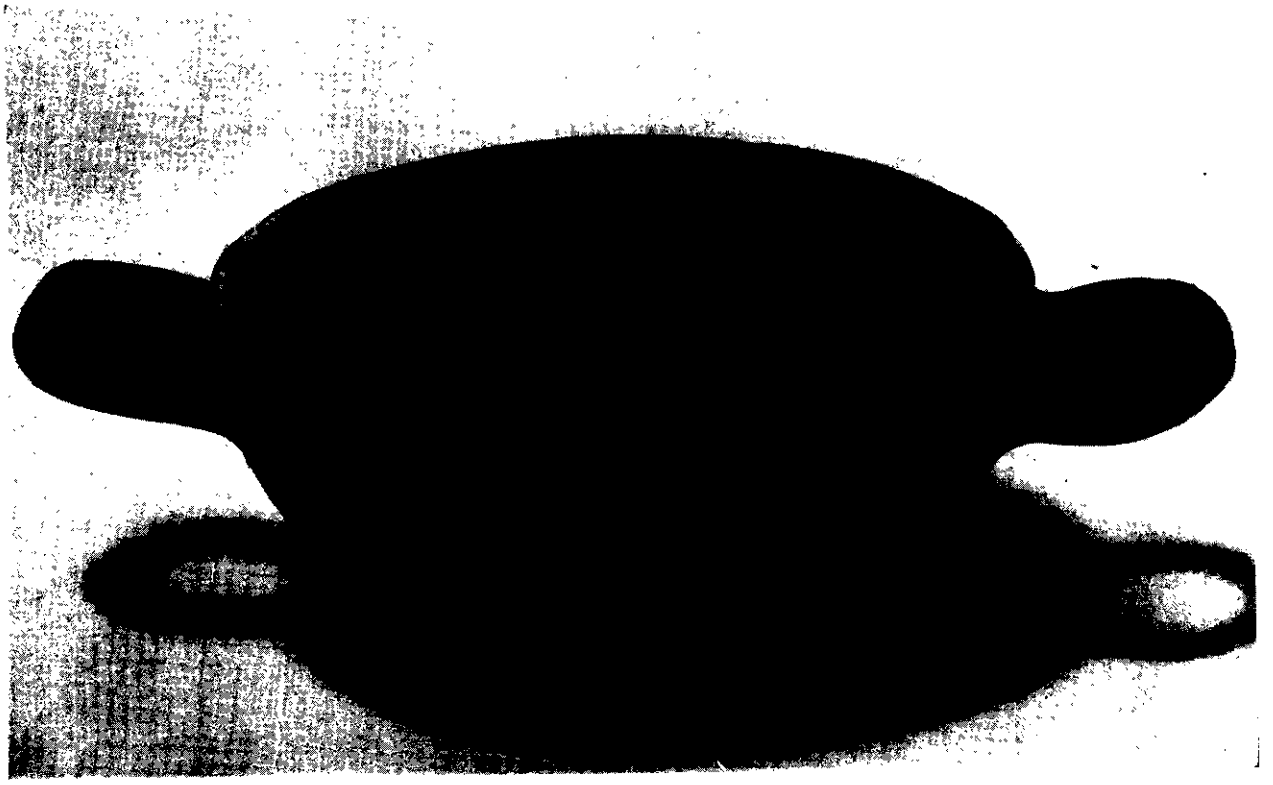


Fr. X. 391

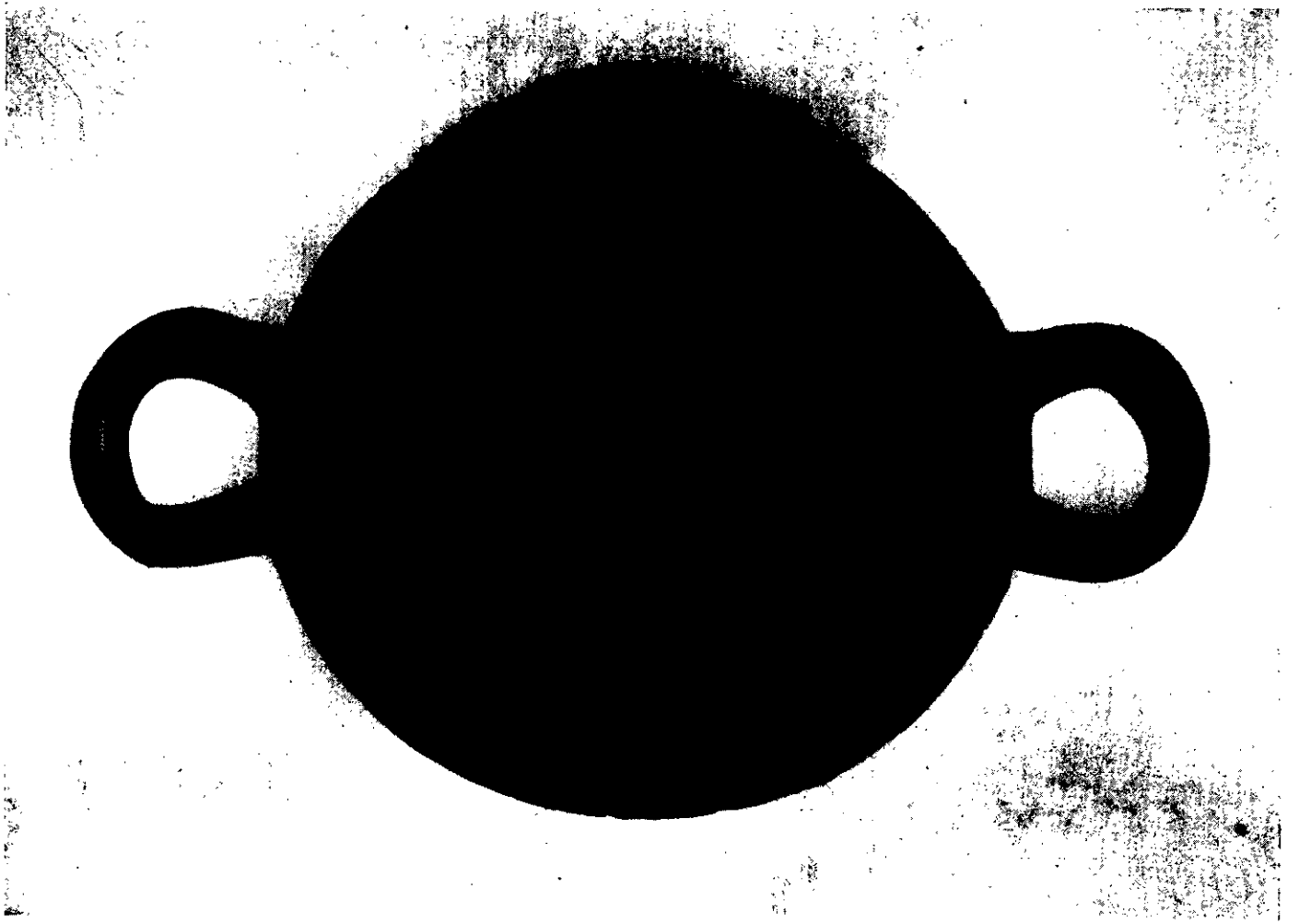
PLANCHE XII

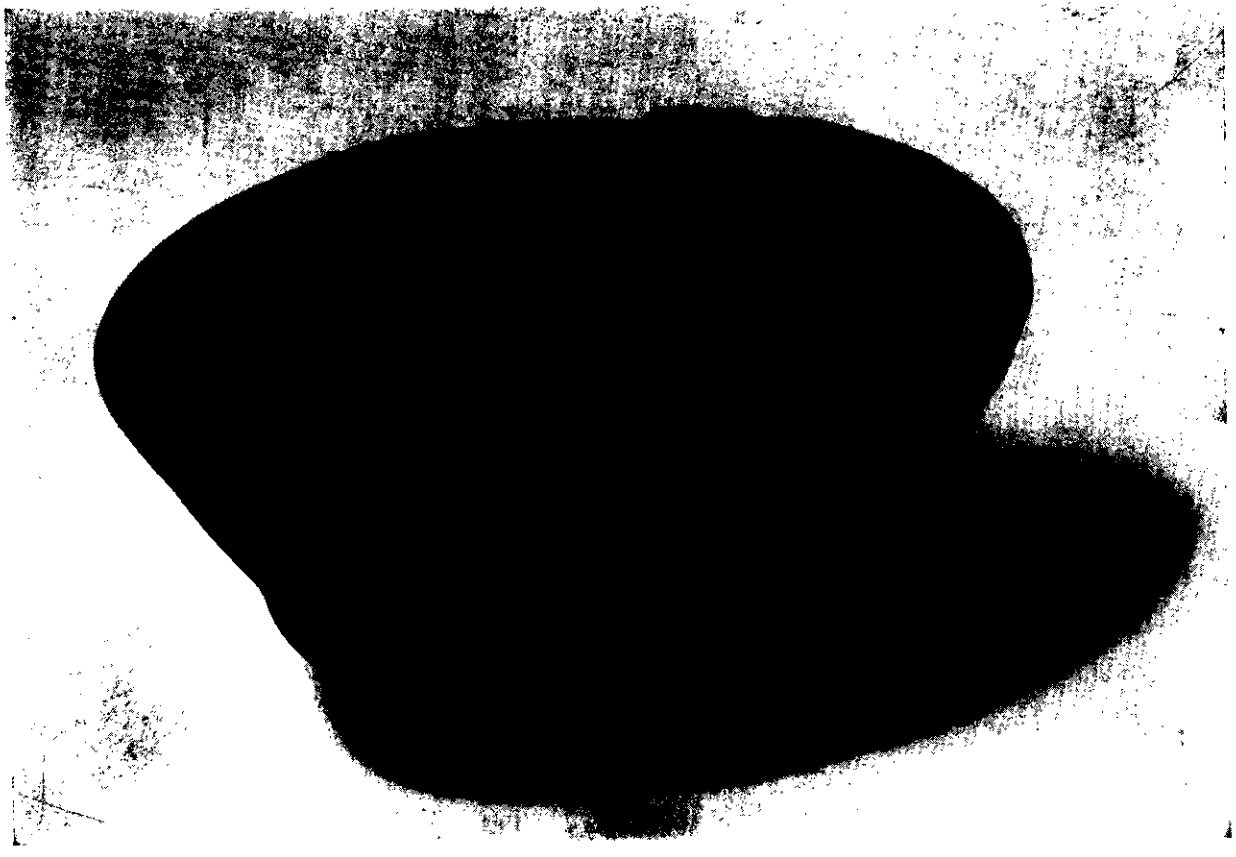


Fr. XI. 579



Fr. V, 349





Fr. V, 350

PLANCHE XVI



Fr. V. 350

les documents parallèles, une teneur *du genre* de la suivante (que nous donnons, bien entendu, exempli gratia)[1].

Face a.

iuvilu [.....eis .....eis] sakrak[lei stait]
sakrid [sakrannu pustrei iuklei] vehiia[nasum]

Face b.

iuvilu [.....eis .....eis]
sakrak[lei stait pustrei iuklei]
vehiia[nasum] sakrid [sakrannu]

Reste, alors, un problème, que nous n'avons pas le moyen de résoudre : que signifie le nom de fête *Vehiianas*? Par sa structure, il se présente (au féminin pluriel, ainsi qu'on l'attend) comme un adjectif en *-no-* tiré d'un thème *vehiiā-*. Ce dernier peut être un thème de nom propre[2], et tout ce qu'on peut dire est que ce nom n'est pas connu jusqu'ici comme nom de divinité. Mais il pourrait aussi bien s'agir d'un appellatif ; faut-il en ce cas songer au nom osque du « chariot », *ueia*[3], et imaginer une « fête des chariots »? Les rites romains ont conservé la tradition de processions en chariots (... *quibus diēbus uirginēs uestālēs, rē[gem] sacrōrum, flāminēs in urbe sacrōrum pūblicōrum p. R. causā ueh̄ oportēbit*)[4], tra-

1. Nous la donnons avec les deux dispositions qu'elle pouvait recevoir sur l'une et l'autre face ; a : 2 lignes de 38 lettres, b : 3 lignes de, respectivement, 24, 27, 25 lettres ; nous supposons 18 lettres pour le prénom et le nom au génitif (cf. upfaleis saidiieis, Pl. 139 = H. 2 ; minnieís kaísillieís, Pl. 138 = H. 12 ; sepíeís heleviieís, Pl. 137 = H. 21 ; etc.

2. La toponymie (en dehors de la ville étrusque de *Veii*, ethnique : *Veiēns* ou *Veientānus*) connaît : en pays ombrien, la « porta Veia » d'Iguvium (voir plus bas) ; en pays picentin, un *pāgus Veheī[ānus]* (Cupra Montana, à quelque 45 km. est-nord-est de Gubbio), cf. *C. I. L.* IX, 5699 ; en pays samnite, un *pāgus Veiānus* (Pago, à quelque 10 km. au nord de Bénévent), cf. *C. I. L.* IX, 1503 et 1530. Mais la lecture du mot est incertaine dans *C. I. L.* IX, 1503 et 5699 ; dans ce dernier texte, Jordan entendait *ueheia* « dēcrētum », et Z. Zmigryder-Konopka lit *uereia* « iūuentus » (cf. *Glotta* XX [1931], p. 30). Reste le témoignage ombrien ; c'est devant, derrière ou au voisinage de la « porta Veia » que se déroulent un certain nombre de rites (pre veres vehiies, I a 20 ; pus veres vehiies, I a 24 ; *pre uerir uehier*, VI b 19 ; *post uerir uehier*, VI b 22 ; *ueris-co uehier*, VI a 21), et l'on admet que chacune des trois portes principales d'Iguvium portait le nom d'une bourgade à laquelle conduisait la route qui en sortait. — Anthroponymie : voir Schulze, p. 15, 251, 377, 564. A signaler en particulier, d'une part, le cognomen *Veiānus* (Varron, *R. R.* III, 16 ; *C. I. L.* X, 8336/5 ; etc.) avec le gentilice dérivé *Veiānius* (*C. I. L.* IX, 1530, 5452 ; etc.), d'autre part, l'orthographe du nom avec *-h-* à Préneste : *Vehia* (*C. I. L.*[2] I, 2481 ; les objets de la même série que celui qui porte cette inscription présentent tous des noms de personnes ; ici, nom complet [= *Veia*] ou nom abrégé [= *Veiā(na)*, *Veiā(nia)*, etc.])?

3. Paulus (ex Festo) : « *ueia* apud Oscos dicebatur plaustrum ; inde *ueiari* stipites in plaustro, et uectura *ueiatura* » (p. 458 de l'éd. Lindsay).

4. L. 62 et suiv. de la *lēx Iūlia mūnicipālis* (45 avant J.-C.).

dition que Tite-Live, par exemple[1], et Ovide[2], et Tacite[3], assignent à des temps très anciens ; il y a bien, par ailleurs, une donnée anecdotique, qui lie à des événements du début du IVe siècle les défilés des matrones dans des chariots[4] ; mais elle donne l'impression d'un αἴτιον tout à fait secondaire[5]. Il est probable qu'il existait là, dès la plus haute antiquité, un rite, qui peut n'avoir pas été propre à Rome ; s'il a existé aussi à Capoue, il pourrait fournir une explication du nom de fête osque vehiianas.

VII

INSCRIPTIONS FALISQUES

La collection comprend trois documents falisques, l'un déjà publié et abondamment commenté (*C. I. E.* 8339), provenant de Sa Maria di Falleri, et réputé perdu depuis plus d'un demi-siècle (Fr. XI, 579), les deux autres inédits et de provenance inconnue (Fr. V, 349 ; V, 350).

Fr. XI, 579 = *C. I. E.* 8339.

Soubassement de bronze, haut de 13 mm. ; surface horizontale en forme de triangle équilatéral (côté : 97 mm.) ; poids : 150 gr. — Sur la surface horizontale, le long de deux côtés adjacents, inscription gravée, de gauche à droite, en lettres de 5 à 9 mm., parfaitement nettes :

caui : *tertinei* : | *posticnu*

1. I, 21, 4 : [*Numa...*] *Fideī solemne īnstituit; ad id sacrārium flāminēs bīgīs currū arcuātō uehī iussit...*

2. *Fastes* I, 619 : *nam prius Ausoniās Mātrēs carpenta uehēbant.* Le commentaire de Frazer (t. II, p. 236) se réfère au privilège datant de l'épisode de Camille, mais rien dans le passage ne précise en ce sens l'allusion d'Ovide (qui, à propos des fêtes de *Carmenta*, tente, au passage, une étymologie de *carpentum*).

3. *Ann.* XII, 42 : ... *carpentō Capitōlium ingredī, quī honōs sacerdōtibus et sacrīs antiquitus concessus...*

4. Contribution des matrones romaines à l'exécution du vœu de Camille après la prise de Veies (Tite-Live, V, 25 ; Festus, p. 349 de l'éd. Lindsay, s. u. *pilentīs et carpentīs...*) ; contribution des matrones romaines au paiement de la rançon après la prise de Rome par les Gaulois (Tite-Live, V, 50 ; Virgile, *Én.* VIII, 665-666, et commentaire de Servius ; cf. Paulus et Festus, p. 270 de l'éd. Lindsay).

5. Ne peut-on supposer que le nom (osque) *ueia* du « chariot » a contribué à faire rattacher à la prise de Véies l'origine de la coutume en question?

Bibliographie chez Herbig (*C. I. E.*).

Objet trouvé par Angelo Sebastianini à S^{a} Maria di Falleri ; plus tard, entre les mains d'un antiquaire de Rome où Brunn en prend une copie, sur laquelle est fondée la première publication par Ritschl (1859) ; acquis ensuite par Garrucci, qui le publie à nouveau en 1864 ; demeure dans la collection Garrucci, jusqu'au moment où il passe dans la collection Frœhner (indication des cahiers : « Rome, 1912, coll. Garrucci ») ; signalé par Zvetaieff, en 1884, comme se trouvant « Romae, apud Iesuitam quendam », laquelle indication a été ensuite reproduite en 1888 par Deecke et par Bormann et en 1912 par Herbig, sans que ces auteurs aient songé à identifier le jésuite de Zvetaieff avec le R. P. Raffaele Garrucci de la Société de Jésus (1812-1885) ; le bronze a dû rester entre les mains des héritiers de Garrucci pendant vingt-sept ans, jusqu'à son acquisition par Frœhner.

L'édition repose jusqu'ici sur les deux copies de Brunn (chez Ritschl) et de Garrucci. Le second seul a mentionné deux empreintes de pieds sur la base (voir figure du *C. I. E.*) : pied droit perpendiculaire au premier côté inscrit, la pointe touchant au haut du *i* de *caui* ; pied gauche à peu près parallèle au second côté inscrit, le talon à la hauteur du *c* de *posticnu*, le côté du pied mordant sur le *o* qui, pour cette raison, n'aurait pas été fermé vers le haut. « Nè esprime il nome dell' artifice della statua che sopra la base era collocata e della quale rimangono tuttavia le vestigie » (Garr. 1864) ; « l'epigrafe fu aggiunta dopo la saldatura della statua, il che se vede chiaro, osservando come per questa ragione la lettera *o* da chi l'incideva non si è potuta comprire ». — Dans l'état actuel de l'objet, il n'y a pas la moindre trace de soudure de la statuette jadis supportée par la base ; à peine peut-on discerner l'emplacement du pied gauche à une légère différence de coloration de la patine, et il est difficile d'en affirmer seulement autant pour le pied droit ; sans doute le bronze a-t-il subi un décapage?

Les remarques concernant l'inscription se trouvent jointes à celles qu'appelle le texte suivant.

Fr. V, 349.

Inédit.

« Coupe basse en terre vernissée de noir, deux anses ; à l'intérieur,

graffite étrusque. Naples, 1900 » (Frœhner). — Hauteur : 57 mm., diamètre : 113 mm., diamètre du pied : 56 mm.

L'inscription est gravée, de droite à gauche, en caractères falisques de 12 à 20 mm. :

uolti : *catinei*

Le premier mot est un prénom proprement falisque, et le plus



Fr. XI 349

usuel de tous ; références chez Stolte, *Glotta* XVI [1928], p. 301 et p. 302. — Pour le gentilice, Schulze, p. 76, cite un exemple de *Catineius* à Bénévent (*C. I. L.* IX, 1751) à côté des exemples nombreux de *Catinius* (notamment en Étrurie) ; il rapproche étr. *catni*, *caθnis*, etc., et suppose que *Catineius* a pu sortir d'un féminin étrusque en *-nei*.

Abstraction faite du dernier mot de *C. I. E.* 8339, notre texte et le précédent présentent des formes parallèles :

caui : *tertinei*
uolti : *catinei*

Les poteries falisques[1] (patères, écuelles, calices, etc.) portant

1. Dans ce qui suit, les numéros (8001 à 8600) renvoient au *C. I. E.*

inscrit un *nom de personne* appartiennent au mobilier funéraire, les unes avec certitude (découverte dans un sépulcre), les autres (de provenance inconnue) avec vraisemblance. Lorsque l'inscription est en langue falisque, le nom du défunt apparaît soit au nominatif, soit au génitif, soit au datif (rappelons que *-s* final n'est presque jamais noté en falisque, en dehors des textes les plus archaïques). — Nominatif : *pleina* (8289 ; masculin : cf. 8207), *licinio* (8345, 8346), etc. — Nominatif ou génitif : *turia* (8003-8008), *rica* (8020), et autres noms *féminins* de la Ire déclinaison, dont la finale peut représenter soit **-ā*, soit **-ās*. — Génitif : *titias* (8585), *serui* (8014-8016), *caui turi* (8592), etc. — Génitif ou datif (finale *-ai* des noms *masculins* de la Ire déclinaison) : *uoltai* (8435-8438), *iunai* (8548), etc. — Datif, rare[1] : *caisioi* (8002). — Bien qu'on ignore les conditions dans lesquelles la base de statuette 8339 a été découverte à Sa Maria di Falleri, il est probable qu'elle appartient également au mobilier funéraire : il est loisible d'y rechercher, comme sur la coupe *uolti catinei*, un nom de personne au nominatif, au génitif, ou au datif.

L'interprétation qui se présente d'elle-même consiste à voir dans *caui tertinei* et dans *uolti catinei* les génitifs de *cauio tertineo* et de *uoltio *catineo*, respectivement. Pour les deux prénoms, les génitifs nous sont déjà connus dans des désignations patronymiques (8348 a : *ca . uecineo uolti* ; 8191 : *cau[i]a sateli[a] cau[i]* ; etc.), en regard des nominatifs *cauio* (8168, etc.) et *uoltio* (8347, etc.) ; et, au nominatif, le gentilice *tertineo* est attesté à Sa Maria di Falleri (8343 : *ce . tertineo c. f.*).

Une telle interprétation est cependant, pour le bronze 8339, écartée depuis 1910 (*Glotta* II, 105-110) par Herbig, qui voit dans *caui tertinei* des nominatifs féminins *étrusques* (« Gaia Tertia »). Se fondant sur l'existence en falisque d'un flottement phonétique entre *-io-* et *-eo-*, bien établi par des exemples comme *hileo* « fīlius » (8240), *filea* « fīlia » (8075), il interprète les nominatifs en *-eo* comme issus de *-io(s)*. Or[2], le génitif des thèmes en *-io* est en *-ī* : *acarcelinio* (8345 b, etc.) */aca(r)celini* (8345 a, etc.), *cesio* (8360) */cesi* (8215), *leiuelio* (8205) */leueli* (8075), *marcio* (8345 b) */marci* (8345 a), etc. ;

1. Autre exemple sur le vase funéraire 8381 e, dans une formule à deux termes (nominatif + datif), s'il faut bien lire *locia eimoi*, « Lūcia Aemō (dedit) ».

2. Abstraction faite du génitif archaïque en *-iosio*, dont il sera question plus bas, et dont Herbig (ad *C. I. E.* 8163) hésite à reconnaître l'existence.

tertinei ne pourrait donc pas être le génitif de *tertineo* (= **tertinios*).

Les formes en *-eo* (*-ea*) appartiennent à l'ensemble du territoire falisque (exception faite, jusqu'ici, de la région capénate, dont on possède d'ailleurs fort peu de textes) : à Vignanello, *uelmineo* (*N. Sc.* 1916, p. 38) ; à Corchiano, *uolteo* (8397) avec sa variante *uoldeo* (8398) ; à Fabbrica di Roma, *hlauelea* (8374) ; à Caprarola : *folcozeo* (8358) et *fulczeo* (8357) à côté de *[f]olcuzio* (8359) ; à S^{a} Maria di Falleri : *iuneo* (8347), *zertenea* (8344), *tertineo* (8343), *uecineo* (8347, 8348 a, b) et *uecinea* (8345 b) ; à Civita Castellana, *iuneo* (8250), *manileo* (8197), *pauiceo* (8076). Elles sont beaucoup plus rares que les formes en *-io* (*-ia*) : environ dans la proportion de 1 à 7. Elles paraissent pourvues, dans le système onomastique, des mêmes fonctions[1].

Mais est-il sûr que ces formes soient *toutes* issues de *-io(s)*, *-ia*? N'est-il pas possible que, dans certaines au moins d'entre elles, subsiste une finale répondant à lat. *-eius*, *-eia*? Dans l'onomastique latine[2], les dérivés en *-eius* apparaissent comme des doublets très fréquents de dérivés en *-ius*[3]. Ainsi, outre les noms en *-oleius*, *-uleius* (*Acc-*, *Am-*, *Anat-*, *Anni-*, *An-*, *Ant-*, *App-*, *Artic-*, *Ar-*, *Arunc-*, *At-*, *Aurunc-*, etc.), doublets de noms en *-ilius*[4], il existe une longue liste[5] de noms en *-eius*, doublets de noms en *-ius* : *Acceius/Accius*, *Aetreius/Aetrius*, *Agilleius/Agilius*, *Agreius/Agrius*, *Albeius/Albius*, *A(l)leius/Allius*, *Anneius/Annius*, *Appeius/Appius*, *Arpineius/Arpinius*, *Arunceius/*Ἀρόγκιος, *Aruseius/Arisius*, *Asceius/Ascius*, *Ateius/Atius*, *Atleius/Atlia*, *Atreius/Atrius*, *Atteius/Attius*, *Audeius/Audius*, *Aufeius/Aufius*, *Arunceius/Auruncius*, *Aueius/Auius*, etc. Parfois le nom en *-eius*

1. Sans doute dans : *cauio oufilio uolteo* (8397), *ceisio oufilio uoldeo* (8398), *tulo p*[ ] *iuneo* (8250), *uoltio uecineo maxomo iuneo* (8347), les formes *uolteo*, *iuneo* sont-elles employées en fonction de patronymes, non de gentilices (« Gaius Aufillius Volti f. », etc.). Mais il existe des gentilices en *-eo* (8343 : *ce . tertineo c . f .*) comme il existe de patronymes en *-io* (8207 : *[ma]rco pleina marcio*).

2. Les exemples ci-dessous ont été relevés, dans l'index de Schulze, pour les seuls noms commençant par *A-*.

3. Schulze, 414 : « Mehrdeutig sind : 1° Alle Namen auf *-eius*, die als Varianten lateinischer Formen mit der Endung *-ius* auftreten ; 2° ... »

4. Schulze, 459-461.

5. Schulze, 432-433, n'en donne qu'un relevé très incomplet. — Ajouter à notre liste les noms en *-eius* dont Schulze ne cite pas de correspondants en *-ius* (*Abrut-*, *Aet-*, *Afr-*, *Apusc-*, *Arbux-*, *Art-*, *Atel-*, *Auc-*, etc.) ; mais ces correspondants ont pu exister, ou existent (*Aetius*, etc.).

est lui-même doublé d'un nom en *-aeus* (*Acc-*, *Afr-*, *Ann-*, *App*, *At-*, *Au-*, etc.). En sorte qu'il se présente un parallélisme évident entre une série latine telle que *Acca/Accaeus/Accius/Acceius* et la série falisque *uolta* (8070, etc.) / *uoltaia* (8287) /*uoltio/uolteo*. En latin même, il arrive que ce soit *-eus* (résultant de *-aeus* ou de *-eius*) qui alterne avec *-ius* (*Abinneus/Abinnius*, *Barea/Barius*, *Canteus/Cantius*, *Cantinea/Cantinius*, *Cinneus/Cinnius*, etc.).

Il semble, dans ces conditions, plausible d'admettre, pour fal. *-eo*, une double origine, la finale répondant soit à lat. *-ius*, soit à lat. *-eius* ; ainsi *uolteo* peut répondre à *Volteius* (p. ex. *C. I. L.* XI, 4788, 4859, 5727, etc.) aussi bien qu'à *Voltius* ; ainsi *hlauelea* peut être le féminin de *Flauoleius* (en regard de quoi Schulze ne cite pas de forme en *-ilius*). Il n'est donc pas nécessaire de séparer, contre la vraisemblance, dans des textes de même provenance, *tertineo* (8343) et *tertinei* (8339) ; la seconde forme peut être le génitif de la première, comme *catinei* peut être le génitif d'un **catineo* répondant à *Catineius*.

Il existe d'ailleurs, en faveur de l'existence d'un génitif falisque en *-ei*, une présomption supplémentaire, supportée par l'épitaphe 8359 de Caprarola, où le nom du défunt et de sa femme se présentent comme suit : *caio* [*f*]*olcuzio cetio poplia*[*cu*]*e uelcei f.* Présomption seulement, car la lecture n'est pas absolument sûre. Mais la fonction génitive du dernier nom, que Herbig lit *uelcei*, est hors de discussion : génitif, non point, sans doute, du prénom paternel (étr. *velχe*, gén. *velχeś*), mais du gentilice paternel (voir Herbig ad 8190, 8346). Reste à savoir s'il faut y voir un génitif *étrusque* en *-ei*(*s*), avec sifflante finale non notée (*velχeiś* : *C. I. E.* 4325, Pérouse), ou plutôt un génitif *falisque* (*uelcei*) qui serait à **uelceo* (lat. *Volceius*, *Vulceius*, *Vlceius*) comme *tertinei* à *tertineo* (lat. **Tertineius*) et *catinei* à **catineo* (lat. *Catineius*).

Dans la mesure où l'écriture caractérise, sans ambiguïté, un texte comme falisque, — et c'est le cas pour Fr. V, 349, — l'interprétation linguistique par le falisque (ici : *uolti catinei* = génitif masc. sg.) est, *a priori*, préférable à l'interprétation par l'étrusque (qui serait : *velθi caθnei* = nominatif fém. sg.). — Herbig a interprété le bronze 8339 comme un texte entièrement étrusque : *caui tertinei posticnu*(*s*), « Gaia Tertia, die Gattin des Posticnu » ; mais la graphie (*u* consonne ; voyelle *o*) est falisque, les deux premiers

noms sont falisques, et le dernier ne saurait être étrusque. Rien n'empêche, par référence au vase *uolti catinei*, de voir là un texte falisque, mais contenant un mot à *désinence* étrusque[1], le génitif *posticnu(s)* ; pareille juxtaposition n'est pas sans exemple dans nos textes (8237, 8346, etc.)[2] ; le dernier mot serait alors un cognomen, et l'inscription nous fournirait, au génitif, le nom de *cauio tertineo posticnu*.

Fr. V, 350.

Inédit.

« Coupe étrusque en bucchero noir. Rome, 1889 » (Frœhner). — Hauteur : 52 mm, diamètre : 129 mm., diamètre du pied : 70 mm.

A l'intérieur, graffite en caractères falisques (de 6 à 14 mm.), gravé de droite à gauche *sans* séparation de mots :

a[ ]*iosio eqo*

Nous avons là une inscription très archaïque. Rapport évident avec les textes de l'urne dite de Cérès (8079), de l'oinochoé A publiée en 1935 par Giglioli (*N. Sc.* XI, 239-241) et du calice de La Penna (8163), tous objets provenant de Civita Castellana et datant du VII^e^ ou du VI^e^ siècle. La facture même et la forme de notre vase sont très proches de celles du calice de La Penna ; il est extrêmement probable qu'il provient d'une des plus anciennes tombes de Falerii Veterēs. On observera, d'autre part, que l'usage du qoppa est propre à notre texte et à l'inscription dite de Cérès.

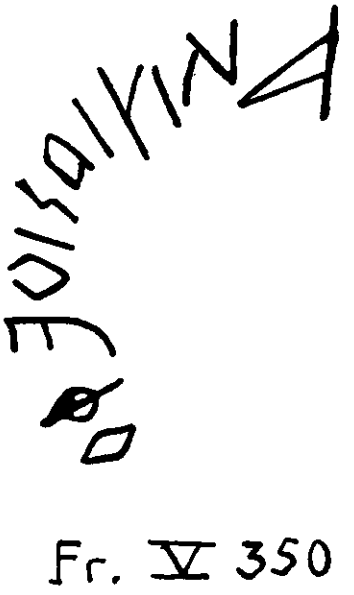
Dans cette dernière, une phrase commence par : ... ⁝ *eqournel*[..., et paraît présenter, après le pronom sujet, un nom de l' « urne » (**urnel*[*a*]? ; mais la lettre qui suit *e* est douteuse) ; vient ensuite une lacune dont la longueur n'est pas exactement déterminable, avant ...]*telafitaidupes* ⁝ ... ; il ne semble pas que le nom du vase ait été suivi d'un génitif. — Tout récemment (*St. Etr.* XXI [1952], 397-400), M. Pallottino a publié un pithos fragmentaire, de date archaïque (VII^e^-VI^e^ siècle), et de provenance incertaine[3], avec (de

1. Cf., à Civita Castellana, θ*ure ueθiu* (8073), *tuconu* (8211) et, surtout, *poplia fafariu* (8237).

2. Et rappelons ici le bronze Fr. X, 403, étudié plus haut, à légende latine, dans laquelle s'insère une finale de génitif ombrien.

3. Deux des cinq fragments *pourraient avoir été trouvés* à Cervetri par Mengarelli, les autres ayant été acquis dans le commerce. L'attribution à Cere (Pallottino) repose donc sur des bases conjecturales.

gauche à droite, sans séparation des mots) le début d'inscription : *ecournatitauendiasmamar*[..., c'est-à-dire (Pallottino) : « ego (sum) urna Titae Venediae Mamer[ci (filiae, uel uxoris)...] ». L'éditeur ajoute : « l'iniziale *eco* e la grafia del nome *uendias* provano con assoluta certezza che l'iscrizione è latina ». Il nous paraît beaucoup plus probable qu'elle est falisque, ce que suggèrent le prénom *Tita*[1] et l'omission de la sifflante finale de *tita*(*s*), ce à quoi d'autre part



Fr. X 350

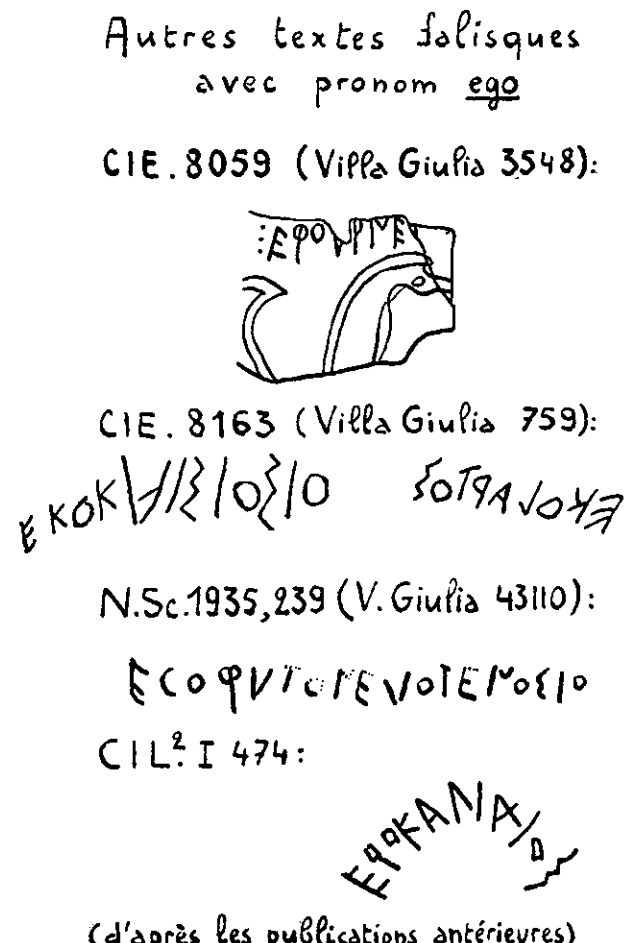
ne s'opposent ni le sens de l'écriture, ni les formes des lettres, ni l'orthographe[2]. Ici, comme dans 8079, le nom du vase est apposé au pronom sujet. Mais ce groupe au nominatif est suivi d'un génitif d'appartenance, comme dans le texte inférieur du document A de Giglioli.

Celui-ci se lit *ecoqutoneuotenosiotitiasduenomduenassalu*[...]*uoltene*. Parmi les coupes de mots proposées pour le début, *eco quto neuo tenosio*... (Dirichs) est à écarter (sens peu vraisemblable ;

1. Stolte a réuni douze exemples du prénom *Tito*(*s*) dans ce qui subsiste d'inscriptions falisques.

2. Il n'est pas du tout certain que le fragment *e*, contenant quelques lettres douteuses d'une partie ultérieure du texte, présente la séquence *vh* (laquelle note *f* en latin archaïque comme en étrusque archaïque ; alors que, dès les plus anciens textes, ainsi dans 8079, le falisque dispose d'un signe spécial pour cette consonne).

chute de la consonne finale de l'adjectif peu plausible à si haute date, cf. *duenom*) ; restent possibles : *eco quton euotenosio*, ou bien (Pisani) *eco quto neuotenosio* ; pour le nom du vase (gr. κώθων), la forme à nasale finale a l'appui de l'étrusque *qutun*, la forme dépour-



vue de nasale, celui du type latin en *-ō/-ōnis* (attesté, il est vrai, seulement quelque 400 ans plus tard, et qui peut continuer un plus ancien latin **-ōn/*-ōnes*)[1] ; le formulaire lui-même calque un for-

1. On ne peut tirer argument de *decon* (8255, Civita Castellana), car il peut s'agir d'un nom abrégé.

mulaire étrusque (8415, Narce : *mi qutun lemausnas...* ; Buffa 889, Caere : *mi qutun karkanas*). Suit le génitif d'appartenance (en *-osio*) d'un nom propre **Euotenos* ou **Neuotenos*, non point composé, comme on l'a supposé, mais dérivé du type de *Tarru(n)tenus* en regard de *Tarru(n)tius*, etc.[1], pour la souche du nom, cf. d'une part *euios* dans l'inscription de Cérès, d'autre part lat. *Nouius*. L'autre génitif (*titias... duenas*) est probablement, lui, dédicatoire (cf. *titias*, *C. I. E.* 8585).

La publication de Giglioli en 1935 est venue confirmer l'interprétation par un génitif de la forme *kaisiosio* sur le calice de La Penna, *C. I. E.* 8163, découvert en 1886, et qui porte les deux graffites *ekokaisiosio* et *ekolartos*; ce sont des calques du tour étrusque : *mi* + génitif. — Mais l'étrusque usait aussi du tour : *mi* + nominatif ; si un vase d'Orvieto porte : *mi atial* (*N. Sc.* 1887, p. 361), un vase de Barbarano (près Sutri) porte : *mi atiia* (*N. Sc.* 1898, p. 408) ; le calque de ce dernier tour apparaît dans *C. I. L.*[2] I, 474 : *eqo K Anaios*, graffite tracé de gauche à droite, sans séparation de mots, sous un vase de bucchero noir trouvé à Ardea (en pays rutule, au *sud* de Rome), mais que Herbig tient pour falisque[2].

Du génitif en *-osio*, notre texte apporte un troisième exemple : *a*[ ]*iosio eqo* ; même formulaire que dans *eko kaisiosio*, mais inversé ; on sait, au reste, que si étr. *mi* est, le plus souvent, initial, il arrive parfois qu'il soit final (*cupes carpunies mi* : Weege 18 ; etc.). Le début du texte, à l'exception de *a*, est de lecture incertaine ; le tracé suggère *anitiosio*, mais laisse possibles *aimiosio* ou *anniosio* ; cette dernière leçon est à écarter, car on ne saurait attendre la notation de géminées à si haute époque ; *Anitius* n'a de répondants qu'en pays celtiques (Holder I, 156 ; III, 627) ; au

1. Cf. peut-être aussi *poplia calitenes* à Corchiano (8387) ; mais le second nom, qui a ici une désinence étrusque, peut avoir également *-t-* pour *-d-* sous l'influence de l'étrusque (cf. *Calidenus*, *C. I. L.* XI, 5052, etc.).

2. *Glotta* II [1910], p. 84. Seraient falisques, selon Herbig, deux vases trouvés à Ardea, le vase *eqo K Anaios* et le vase *Titoio* (*N. Sc.* 1900, 59). Cf., en outre, la patère de bucchero *C. I. L.*[2] I, 479 (*eqo Fulfios* ; lieu de trouvaille inconnu) et le disque de terre cuite *C. I. L.*[2] I, 462 (*eco C. Antonios*, trouvé à Rome, aux Esquilies, en 1876). Le gentilice *Anaios* se retrouve d'une part à Civita Castellana, mais dans une inscription en langue étrusque (8029 : *anae*), d'autre part en pélignien (Planta 255 : *C. Anaes*). — On pourrait, à la lumière de *C. I. L.*[2] I, 474, se demander s'il ne faut pas, dans 8163, couper *eko K. Aisiosio* ; mais *Aesius* n'est connu qu'en Italie du Sud (Schulze, 159, note 6) alors que *Kaisio-* est abondamment attesté à Civita Castellana (8002, 8190, 8202) et ailleurs en pays falisque ; cf. cependant étr. *esi* à Clusium (*C. I. E.* 4812) en regard de *cesi* à Civita Castellana (8215).

contraire, *Aemius* est attesté en Étrurie et en Campanie (XI, 2159 ; X, 1589) et le nom individuel *Aimos* est connu non seulement en vénète[1], mais probablement aussi en falisque : le datif *eimoi* est une lecture plausible sur le calice 8381 e, provenant d'une tombe de Corchiano ; en revanche, *aima* est une lecture douteuse de Thulin pour l'épitaphe 8214 b de Civita Castellana. Nous proposons donc, avec les réserves ci-dessus, la lecture

a[im]iosio eqo

Il existe une hypothèse de V. Pisani[2] selon laquelle, en falisque, *-osio* serait passé phonétiquement à *-oio*, puis à *-oi*, tandis que *-iosio* > *-ioio* > *-ioi* poursuivait son évolution vers *-ī*, cette dernière finale se généralisant ensuite par analogie dans toute la deuxième déclinaison ; par un processus différent, *-osio* aurait, en latin, abouti aussi à *-ī* par les intermédiaires *-oio* > *-eie* > *iī* ; cette indépendance des évolutions falisque et latine implique d'ailleurs (sans que V. Pisani se prononce sur ce point) des évolutions propres pour le vénète et pour les parlers celtiques continentaux qui présentent un gén. sg. thématique en *-i*.

Cette hypothèse compliquée n'emporte pas la conviction. Elle écarte, pour lat. *cuiu-s*, etc., l'explication la plus plausible (**k*^{w}*o-syo* avec traitement latin *-osyo-* > *-oyyo-*, et addition ultérieure d'une nouvelle caractéristique *-s*). Et les données falisques qui l'ont inspirée la supportent médiocrement. D'une part, il n'y a pas le moindre appui dans les faits pour le passage supposé de fal. *-(i)oi* à *-ī* (évolution dont on attendrait quelques reflets, sous forme de graphies de transition, dans nos textes). D'autre part, il n'est jamais certain que les formes en *-oi* de nos textes soient des génitifs (voir ci-dessous). Enfin, il existe un seul exemple de *-oio* dans le graffite *Titoio* d'un vase d'Ardea (*N. Sc.* 1900, p. 59) ; si ce document, provenant d'une sépulture du Latium méridional, doit être considéré comme falisque (en particulier à cause du sens de l'écriture [de droite à gauche], et à cause de la forme de *t*), il n'en résulte pas pour autant que le falisque ait connu un génitif en

1. *C. I. L.* V, 6899 : *C. Aimus Patauīnus* ; *P. I. D.* 31 (Este) : datif *.(a).imo.i.*, restitution très plausible de Sommer ; discussion de ce dernier texte dans *Rev. de Phil.* XXVI [1952], p. 195-199.

2. En dernier lieu, *Grammatica latina* [1948], p. 150 et n. 1 pour les faits falisques, et § 309 pour les faits latins.

-oio ; rien n'empêche, par exemple, de voir, sur ce vase, un nominatif *Titoio(s)*[1].

Les exemples de *-oi* en falisque sont les suivants. — Sur des patères trouvées dans des tombes : *caisioi* (8002, Civita Castellana) ; de Ponte Lepre (Civita Castellana), trois patères (*Glotta* V [1914], 237-239), portant respectivement : *tiroi colanioi*, *tiroi colanioi*, *tiroi colanioi tulom*[2] ; à Corchiano (8381 e), *locia eimoi* (lecture probable ; en ce cas : « Lūcia Aemō [dat] »). — Sur des tuiles (fermant les niches funéraires et portant les épitaphes) à Civita Castellana : [*u*]*oltioi* | [ ]*oi* (8246) ; à Caprarola : *ce holcosio* | *lou titoi* (8361 : « Caesius Holcosius Louci f. Titō [fīliō titulum posuit] », Herbig) ; à Caprarola encore : *uoltio folcozeo zextoi fi* (8358 : « Voltius Folcosius Sextō fīliō [titulum posuit] », Herbig)[3]. — Enfin, sur les fragments des patères provenant d'un sanctuaire de Civita Castellana : *titoi mercui efiles* (8036 ; cf. 8039, 8040, 8041, 8042, 8043, 8044)[4]. — En aucun cas, il n'est nécessaire de considérer *-oi* comme la finale de génitif sg. répondant à un nominatif *-os*.

Il subsiste donc un hiatus entre la période archaïque, qui connaît des génitifs thématiques de *noms* avec la finale « pronominale »[5] *-osio*, et les périodes postérieures, qui présentent la finale *-ī*. — Ou bien c'est l'influence latine qui est responsable de l'introduction de *-ī* en falisque ; cette influence s'est certainement exercée assez tôt ; on sait que Rome a été, par cinq fois, aux prises avec Faléries entre 437 et 241 (date de la destruction de la ville). — Ou bien plutôt l'extension de *-osio* aux noms en falisque n'a jamais été

1. Sur les cas des noms propres figurant sur les vases découverts dans les tombes falisques, voir plus haut. — Discussion chez Herbig, *Glotta* II [1910], p. 184, n. 21, qui pose : nominatif *Titoio(s)*, génitif *Titoi*. — Herbig écarte l'interprétation *Titoios* < **Titouios* (cf. *Titouius* à Aquilée : *C. I. L.* V, 8476, et ailleurs ; et voir Schulze, p. 191). Mais noter qu'à Caprarola, par exemple, *cauio* (8364) a un doublet *caio* (8359).

2. Ce dernier mot peut être interprété de façons diverses : ou bien terme de dédicace, « dedi » ou « dōnum » (en ce cas, songer au verbe de dédicace du vénète septentrional : *toler* à Lagole, *tolar* à Gurina : « dat ») ; ou bien, plutôt, nom propre : en ce cas nous suggérons *Tulo M* avec un prénom *Tulo(s)* déjà connu à Civita Castellana (8250) et l'abréviation du prénom *Marcio(s)*, au génitif : « Tulos [Colanios] M.[f.] Tirō Colaniō [dat]. »

3. Sur l'emploi du datif du nom du défunt dans le formulaire funéraire, rapprocher 8386 (tuile, Corchiano) : *cna* : *citiai* | *larise* : *mar* (« Mar. Larisius Cnaeae Citiae [uxōrī titulum posuit] », Herbig). Signalons que ce tour s'est généralisé en vénète.

4. Sur ce groupe de textes et, en général, sur fal. *-oi*, cf. Herbig, *Glotta* V [1914], p. 237-249.

5. Seules, les données *comparatives* permettent d'attribuer *-osio* aux pronoms, car nous ne connaissons aucune forme pronominale fléchie en falisque. Rappelons qu'en latin **-osyo* ne se conserve que dans les génitifs pronominaux du type *cuius*, *huius*, etc.

complète à l'époque où elle s'est produite et n'a pas réussi à se maintenir : on aurait là une innovation, partielle et sans lendemain, de la langue archaïque, comme on en connaît beaucoup en latin ; l'influence ultérieure du latin, d'ailleurs, n'a pu que favoriser, en falisque, dans les noms, la revanche de *-ī* sur *-osio*.

Michel LEJEUNE.

Paris, juillet 1952.

II

CONTRIBUTION AU VOCABULAIRE DE LA VITICULTURE : LES NOMS DE CÉPAGES

PAR J. ANDRÉ

Professeur à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence

SOMMAIRE. — *Les noms de cépages cités par les agronomes latins ont une triple origine : ils sont formés à partir de toponymes indiquant leur lieu de culture initial ou antérieur et d'anthroponymes désignant le viticulteur qui les a introduits ; ils marquent aussi le plus souvent une particularité du plant : mode de culture, aspect du cep, du sarment, de la grappe (couleur, grosseur) ou du grain (forme, grosseur, consistance, etc.), qualité du vin. Le vocabulaire des cépages italiens comprend plusieurs strates : l'un indigène et prélatin, un autre italique et latin, un troisième formé d'emprunts grecs. Enfin, les agronomes et surtout Pline signalent un certain nombre de termes étrangers inconnus pour la plupart des vignerons italiens.*

Théophraste affirme déjà[1] qu'il est autant d'espèces de vignes que de variétés de terrains[2], et les agronomes latins se défendent d'en pouvoir dresser la liste, se bornant à énumérer les seuls cépages dont la culture s'était, à l'expérience, révélée profitable[3]. L'ampélographie antique a fait l'objet de plusieurs études tech-

1. *H. P.* II, 5, 7 ; *C. P.* IV, 11, 6.
2. On en comptait 325 espèces en 1829 dans le seul département des Bouches-du-Rhône (De Villeneuve, *Statistique des Bouches-du-Rhône*, IV, 1829, p. 463).
3. Virg., *G.* II, 103-108 ; Col. III, 2, 29-30 ; Pline, XIV, 20.